

HISTOIRES FORESTIÈRES DU QUÉBEC



La première décennie de la pépinière de Berthierville

Devoir de mémoire

FIN DU FLOTTAGE SUR LA SAINT-MAURICE

Culture et patrimoine

JOSEPH VOYAGEUR

Printemps-Été 2024
Vol. 16, n° 1

MERCI !

À NOS PARTENAIRES

Ressources naturelles
et Faune

Québec



UNIVERSITÉ
LAVAL

À NOS MEMBRES VAN BRUYSEL



Bureau de promotion des
produits du bois du Québec
(QWEB)



Jean-Claude
Mercier



Louis Campeau



Pierre J.H.
Richard



À NOS MEMBRES BIENFAITEURS



Réjean Bergevin



Sommaire

Vol. 16, n° 1, Printemps-Été 2024

Mot de la Ministre	p. 5
Une histoire qui évolue avec notre forêt Par Maité Blanchette Vézina, MRNF	
Mot de l'éditeur et président	p. 7
Destination Mauricie ! Par Pierre Mathieu, SHFQ	
Devoir de mémoire	p. 9
Fin du flottage sur la Saint-Maurice Par Éric Leblond (1994)	
Une expérience forestière en milieu agricole : la première décennie de la pépinière de Berthierville	p. 13
Par Stéphane Castonguay, Université du Québec à Trois-Rivières	
Suggestion de lecture	p. 19
<i>La Laurentie en fleur</i> Par Lucie Caron, SHFQ	
De la forêt au papier : un héritage de plus de 175 ans pour Domtar	p. 21
Par Andréanne Duchemin et Providence Cloutier, Domtar	
Cuisinière dans les camps forestiers : la vie de Yolande Tremblay Morneau	p. 27
Par Pascal Huot et Mathieu Tremblay, article publié initialement dans la revue <i>Histoire Québec</i>	
Documentaires D' Biermans, a true story et Je suis né à Belgoville	p. 31
Le sauvetage de la papetière Belgo et l'histoire d'un entrepreneur et philanthrope Par Véronique Coudé et Phyllis Leclerc, SHFQ	
Henri-Gustave Joly de Lotbinière (1829-1908)	p. 34
Par Pierre Mathieu, B. Sc. appliquées, option génie forestier et MGP, président de la Société d'histoire forestière du Québec	
Chronique culture et patrimoine	p. 36
Joseph Voyageur Par Isabelle Regout et Alexandre Pampalon, Maison des Cageux du fleuve Saint-Laurent	
Le moulin des Américains aux Trois-Rivières	p. 41
Par l'abbé Téléphore Giroux (1925)	

Rédactrice en chef

Phyllis Leclerc

Graphiste

Marie-Josée Houde, ImagineMJ

Collaborateurs à ce numéro

Maité Blanchette Vézina

Lucie Caron

Stéphane Castonguay

Providence Cloutier

Véronique Coudé

Andréanne Duchemin

Maude Flamand-Hubert

Antoine Harel

Pascal Huot

Phyllis Leclerc

Pierre Mathieu

Alexandre Pampalon

Isabelle Regout

Mathieu Tremblay

Réviseurs

Véronique Coudé

Michel Huot

Guy Lessard

Isabelle Regout

Comité de rédaction

Véronique Coudé, coordonnatrice

Phyllis Leclerc, rédactrice en chef

Guy Lessard, administrateur

Pierre Mathieu, président

Isabelle Regout, administratrice

Gérard Szaraz, administrateur

Édimestre

Lucie Caron

Photo de la page couverture

La pépinière de Berthierville

Gracieuseté de l'Association

forestière de Lanaudière

Note aux lecteurs

Les textes, opinions, avis, renseignements et informations publiés dans la revue sont sous la responsabilité de leurs autrices et auteurs et n'engagent aucunement la Société d'histoire forestière du Québec.

Errata dans le dernier numéro

Nous avons repéré une petite coquille dans le deuxième article du Devoir de mémoire, au dernier paragraphe du texte en page 11, on peut lire « arpenreuse de la proche ». Nos lecteurs auront bien compris que nous voulions écrire « arpenreuse de la pruche ».

Une autre erreur s'est glissée dans une référence de l'article sur le château Logue de Maniwaki à la page 35 du dernier numéro. La revoici corrigée : Boyle, J. E. (1991), *My Life and Times in the Bush*, 347 p. Document édité et disponible sur le site de la Société d'histoire forestière du Québec.

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives nationales du Canada

ISSN1918-1760

Bienvenue dans l'univers de la forêt québécoise!

#Laforêdemystifiée

La forêt vous intéresse?

Vous vous questionnez sur l'aménagement forestier et les diverses utilisations du bois?

Trouvez réponse à vos questions en visitant :

Québec.ca/foretdemystifiee

Votre
gouvernement

Québec

3^e édition revue et augmentée

La Petite flore forestière du Québec renouvelée!

Disponible en version papier et ePUB, ce guide terrain, vulgarisé et richement illustré, constitue une référence incontournable pour les praticiens et les amateurs des écosystèmes forestiers.



PETITE
FLORE
FORESTIÈRE
DU QUÉBEC

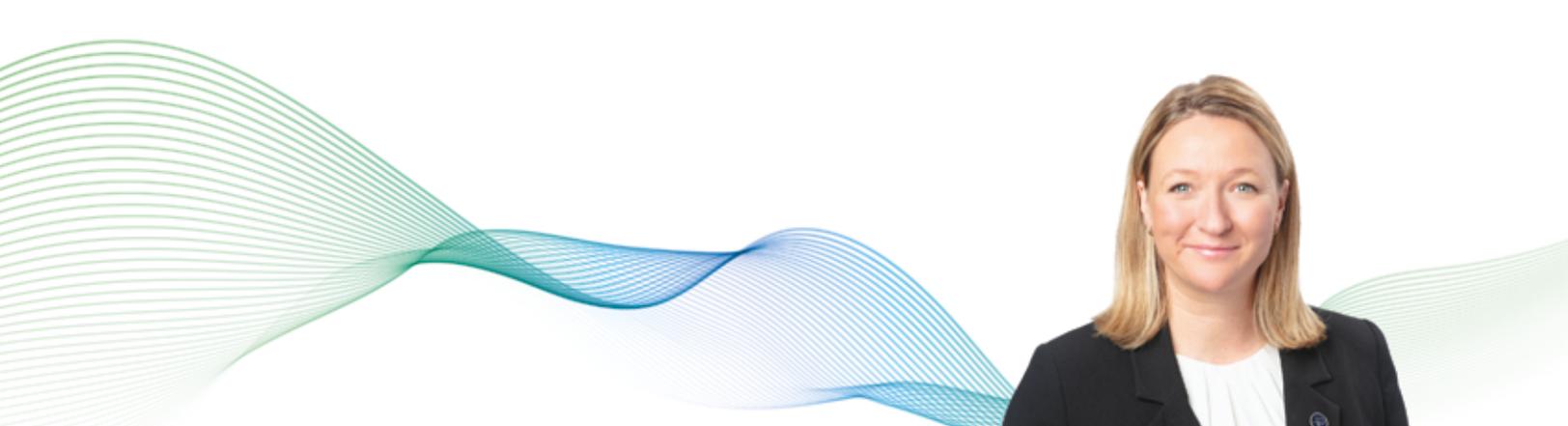
3^e ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE



LES PUBLICATIONS DU QUÉBEC

Québec

publicationsduquebec.gouv.qc.ca



Une histoire qui évolue pour notre forêt



L'histoire forestière du Québec est riche et intimement liée aux fondements de notre société. Depuis toujours, la forêt occupe une place importante dans le développement socioéconomique de l'ensemble des communautés régionales, de même que dans le cœur des amateurs et amatrices de loisirs, comme la chasse, la pêche, la motoneige, le quad, la randonnée, l'acériculture, etc.

Dans l'histoire récente de notre forêt, nous nous souviendrons tous et toutes, et pendant longtemps, des feux inédits qui ont touché le Québec en 2023. Cet événement climatique majeur nous rappelle que la forêt est appelée à évoluer au fil du temps, mais aussi au gré des perturbations qui affectent maintenant notre planète. Le statu quo n'est désormais plus possible. Il nous faut repenser nos façons de faire pour assurer la pérennité de cette inestimable ressource.

C'est justement ce que notre gouvernement s'est employé à faire par l'intermédiaire de la démarche des *Tables de réflexion sur l'avenir de la forêt*, lancée en novembre dernier. Cette vaste consultation permettra d'établir une vision collective et de déterminer des solutions d'avenir pour assurer un usage harmonieux de notre forêt et une mise en valeur durable de cette ressource essentielle à la vitalité socioéconomique du Québec.

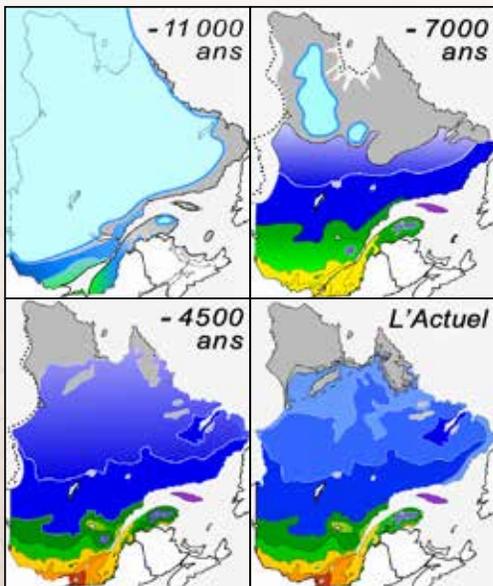
Ensemble, gardons bien vivante l'histoire de notre forêt et agissons maintenant pour influencer durablement son avenir.

Maité Blanchette Vézina

Ministre des Ressources naturelles et des Forêts
Ministre responsable de la région du Bas-Saint-Laurent
et de la région de la Gaspésie-Îles-de-la-Madeleine



Histoire et préhistoire de nos forêts



Les glaces sont illustrées en bleu clair à bordure foncée. La toundra est figurée en gris. Les bleus plus ou moins soutenus représentent les pessières, les verts traduisent les sapinières et les orangés, les érablières. Les gradients de couleur reflètent la densité du couvert végétal.



Carotte sédimentaire lacustre

NOS FORÊTS RÉSULTENT D'UNE
LONGUE ÉVOLUTION
SOUS DES CLIMATS TRÈS VARIÉS.

Cette évolution nous est connue surtout depuis la dernière déglaciation du territoire. La prise en compte du temps long, cher au forestier, enrichit notre amour des forêts.



pierrejhrichard@sympatico.ca

POUR EN SAVOIR PLUS

[Sur l'histoire postglaciaire de la végétation de la forêt boréale](#)
[Sur l'histoire postglaciaire des pessières et sapinières de l'Ouest du Québec](#)
[Sur l'histoire postglaciaire des pessières et sapinières de l'Est du Québec](#)
[Sur la méthode utilisée pour connaître la préhistoire de la végétation](#)
[Un conte fantastique mais véritable sur l'histoire du milieu en Montérégie](#)



MOT DE L'ÉDITEUR ET PRÉSIDENT DE LA SHFQ

Par Pierre Mathieu

DESTINATION MAURICIE!

Ce numéro, présenté dans une nouvelle robe graphique, nous amène faire un petit voyage dans le temps dans la belle région forestière de la Mauricie. Descendons ensemble la tumultueuse rivière!

D'abord, notre « Devoir de mémoire », tiré d'un article paru dans la revue *Forêt & Conservation* en 1994, aborde les enjeux de la fin du flottage du bois pour l'industrie forestière, mais aussi sur l'environnement. Dirigeons-nous ensuite vers Shawinigan où nos collaboratrices Phyllis Leclerc et Véronique Coudé nous présentent le contenu d'un documentaire et d'une causerie organisée par la SHFQ à ce sujet sur Hubert Biermans, entrepreneur et philanthrope d'origine belge et considéré comme le « sauveteur » de la Belgo. Notre circuit se termine sans surprise à Trois-Rivières avec un texte intitulé « Le moulin des Américains aux Trois-Rivières » initialement publié en 1925 où l'auteur, l'abbé Téléphore Giroux, nous raconte l'histoire de ce moulin érigé en 1854 et de ses nombreux propriétaires. Dès le milieu du XIX^e siècle, rappelons que le flottage du bois, abandonné en 1995, a d'abord approvisionné les scieries avant l'arrivée des papetières.

Stéphane Castonguay, historien à l'Université du Québec à Trois-Rivières, nous raconte les débuts de la pépinière de Berthierville en 1907 pour permettre du reboisement et des activités éducatives en foresterie. Notre partenariat avec la Fédération Histoire Québec continue de fleurir avec un échange d'articles. La revue *Histoire Québec* publie notre article sur le château Logue de Maniwaki paru dans notre dernier numéro et nous propose un portrait humaniste « Cuisinière dans les camps forestiers : la vie de Yolande Tremblay Morneau » (1925-2009).

Pour souligner les 175 ans d'un fleuron de chez nous, l'équipe des communications de Domtar à Windsor nous trace le portrait de cette figure emblématique de gestion forestière responsable et de production de papier de qualité. De son côté, Lucie Caron, notre édimestre, nous propose comme lecture *La Laurentie en fleur*, des textes du frère Marie-Victorin choisis par les frères

Yves Gingras et Gilles Beaudet publiés aux éditions du Boréal. Les morceaux choisis évoquent à la fois un arc-en-ciel de couleur et les *Quatre saisons* de Vivaldi : une belle leçon d'écriture à découvrir.

Pour notre première chronique « Culture et patrimoine », Isabelle Regout et Alexandre Pampalon, de la Maison des Cageux du fleuve Saint-Laurent, dressent le portrait de Joe Montferrand, géant et homme fort légendaire, désigné récemment personnage historique par le ministère de la Culture et des Communications. Cette désignation a été rendue possible grâce aux efforts de la Maison des Cageux, de la Société d'histoire de l'Outaouais et de la Société d'histoire forestière du Québec.

Par ailleurs, un grand merci à nos partenaires, membres Van Bruyssel et bienfaiteurs. Nous sommes heureux d'ailleurs d'accueillir le Groupe Desfor, le Groupe DDM, Chantiers Chibougamau et Matériaux Blanchet comme nouveaux membres Van Bruyssel et les remercions pour leur soutien à notre mission. Au moment d'aller sous presse, car ce numéro sera exceptionnellement imprimé pour des fins de promotion de la revue, nous apprenons que l'Association des grands propriétaires forestiers du Québec et Genium360 viennent de devenir membres Van Bruyssel. Bienvenue parmi les nôtres!

Enfin, nous vous invitons à lire notre *Rapport annuel 2023-2024* présenté à notre dernière assemblée générale annuelle tenue le 14 mai dernier en suivant le lien suivant : https://shfq.ca/wp-content/uploads/2021/07/SHFQ-RA_2023-2024.pdf. Nous souhaitons que vous apprécierez ce numéro au contenu varié. Bonne lecture!

Pierre Mathieu,
B. Sc. appliquées, option génie forestier, et MGP

P. - S. : Vos commentaires et suggestions sur la revue sont toujours les bienvenus (info@histoiresforestieres.com).



LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE FORESTIÈRE DU QUÉBEC

Les activités de la Société d'histoire forestière du Québec sont rendues possibles grâce au soutien financier du ministère des Ressources naturelles et des Forêts, des membres partenaires, des membres Van Bruyssel et bienfaiteurs, de commanditaires, de la cotisation de notre centaine de membres réguliers et fidèles, sans oublier nos bénévoles. Afin de poursuivre le rayonnement du savoir culturel et scientifique visant la compréhension des aspects historiques et sociaux de la foresterie québécoise, nous avons besoin du soutien de nouveaux membres.

Votre société d'histoire forestière du Québec (2024-2025)

- Pierre Mathieu, président
- Réjean Bergevin, vice-président et président du comité des finances
- Marie Anick Liboiron, secrétaire-trésorière
- Caroline Flaschner, administratrice
- Gérard Szaraz, administrateur
- Guy Lessard, administrateur
- Isabelle Regout, administratrice
- Louis Campeau, administrateur
- Nancy Gélinas, administratrice

INVITATION

Suivez la Société d'histoire forestière du Québec en visitant régulièrement le site web de la SHFQ au www.shfq.ca et sur notre page Facebook.

Pour en savoir plus, voir la page « [Devenir membre \(shfq.ca\)](http://www.shfq.ca) » de notre site Web.



DEVOIR DE MÉMOIRE

L'article « Fin du flottage sur la Saint-Maurice » a été initialement publié dans le magazine *Forêt & Conservation* (septembre-octobre, 1994, pp. 21-24).



FIN DU FLOTTAGE SUR LA SAINT-MAURICE

La rivière Saint-Maurice à la hauteur de Saint-Jean-des-Piles.

Source : https://fr.m.wikipedia.org/wiki/Fichier:Riviere_Saint_Maurice_1994_002.jpg

Photo : Nichole Ouellette/Maurice Cossette, 1994

Le flottage du bois sur la rivière Saint-Maurice débute en 1851 grâce à des subventions du gouvernement du Canada-Uni permettant de construire des aménagements facilitant le flottage, dont des digues, des estacades et des glissoires à billes. Au début, le flottage permet d’approvisionner les moulins à scie, puis à la fin du XIX^e siècle commencera l’ère de la production de pâte et papier. Au début des années 1980, des environnementalistes réclament la dépollution de la rivière et le flottage sera totalement abandonné en 1995.

Par **Éric Leblond**, journaliste pigiste

Peut-on dissocier la rivière Saint-Maurice du flottage du bois ? Pendant 150 ans, le célèbre cours d’eau a constitué à la fois le pain et le beurre des draveurs-funambules et le plus fiable moyen d’alimentation en bois des grosses usines situées près de son embouchure. Mais d’ici quelques années, la Saint-Maurice sera libérée de son joug de billots. Alors qu’on a déjà commencé la récupération des billes sur les berges, certains se demandent encore si on a pris la bonne décision.

L'été dernier, Stone-Consolidated annonçait la concrétisation d'un projet de 53 millions de dollars centré sur l'ouverture d'un territoire de coupe à 75 km à l'ouest de la Saint-Maurice, à la hauteur de Rivière-aux-Rats (près de La Tuque). Une scierie sera érigée à Rivière-aux-Rats et un nouveau pont enjambera la Saint-Maurice afin de permettre l'accès au territoire. En plus de produire du bois d'œuvre, la scierie générera des copeaux pour l'usine de Stone-Consolidated à Shawinigan et pour la cartonnerie de La Tuque de Cartons Saint-Laurent, qui recevra aussi de la sciure et des débris de rabotage (« planures »). L'ouverture de ce nouveau territoire forestier permettra également d'alimenter en bois rond l'usine de pâte mécanique de Stone-Consolidated à Grand-Mère, via (*sic*) la nouvelle scierie, où sera sélectionné et tronçonné le bois à pâte.

Étant la seule compagnie à avoir encore recours au flottage depuis la fermeture de l'ex-PFCP de Trois-Rivières en 1992*, Stone-Consolidated a donc décidé de mettre un terme aux activités de sa filiale (en copropriété avec

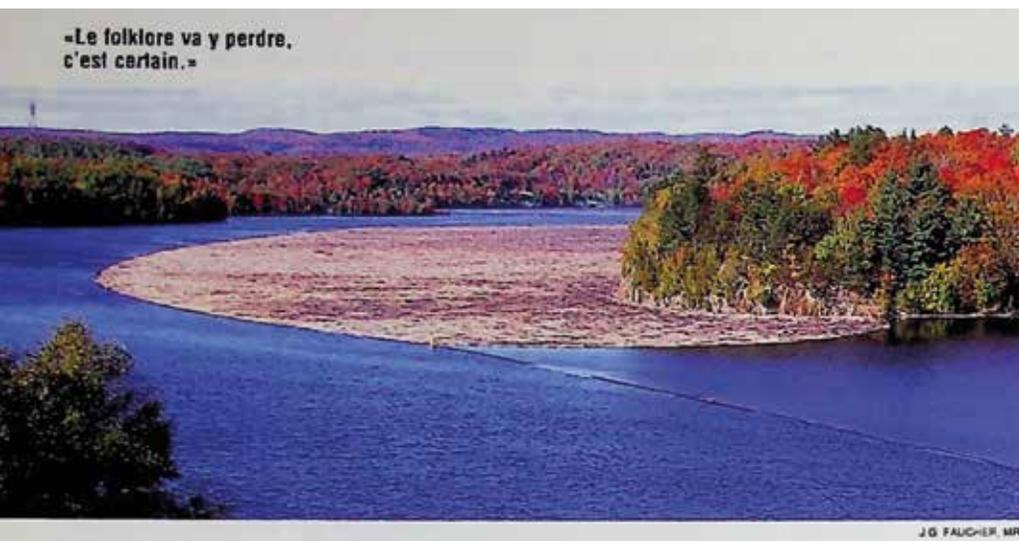
Avenor), la Compagnie de flottage du Saint-Maurice, responsable des opérations de flottage depuis le début du XX^e siècle. « À partir du printemps 1996, nous ne mettrons plus de nouveau bois à l'eau », fait savoir Michel Doyon, directeur de la division Saint-Maurice pour Stone-Consolidated et président de la Compagnie de flottage du Saint-Maurice. Se poursuivra alors le nettoyage de la rivière, débuté en 1994 pour durer au moins quatre ou cinq saisons. Dans deux ans, le transport du bois sera exclusivement assuré par voie terrestre.

150 MILLIONS DE M³

Prenant sa source dans le réservoir Gouin (entre l'Abitibi et le lac Saint-Jean), la rivière Saint-Maurice parcourt 395 km avant de se jeter dans le Saint-Laurent à Trois-Rivières. Avec une dénivellation de 390 m, la rivière est propice à l'exploitation hydroélectrique, comme en témoignent les huit barrages qu'on retrouve sur son trajet. C'est d'ailleurs en partie ce fort potentiel hydroélectrique qui a attiré les papetières dans la région au début du siècle.

Mais c'est surtout l'attrait que représentait tout le bassin de la Saint-Maurice comme véhicule de transport du bois qui a été à l'origine de l'exploitation de la richesse forestière et donc du développement de la région dès le milieu du XIX^e siècle. Plus de 150 millions de m³ de bois ont flotté sur la rivière depuis lors.

Cette présence continuelle du bois a-t-elle pollué le cours d'eau? Oui, en quelque sorte, puisque le bois « flotté », ainsi que l'écorce et les billes qui ont coulé et qui se sont accumulées au fond, dégagent diverses substances tels des phénols, des tanins et des acides organiques susceptibles de nuire à la qualité de la vie aquatique. Toutefois, une étude menée en 1990 par la firme d'ingénieurs forestiers-conseils Nove Environnement, pour le compte de l'Association des industries forestières du Québec, conclut que « l'influence du flottage du bois sur la qualité de l'eau est fonction des caractéristiques et de l'ampleur des cours d'eau. (...) L'influence est donc moins importante pour la Saint-Maurice ». L'étude démontrait néanmoins l'impact négatif du flottage sur les frayères des poissons, le dépôt des billes diminuant les superficies d'habitats disponibles.



* Tripap, qui a pris la relève de PFCP, ne fera pas de flottage. Elle s'affaire présentement à écouler la réserve de bois accumulée par l'ancienne entreprise à proximité de l'usine.



On se réjouit du coup de pouce qui sera donné à l'industrie du camionnage.

« Pour ma part, je considère que la pollution causée par les billes est la moindre de toutes les pollutions chimiques, opine Viateur Perreault, du Village du bûcheron de Grandes-Piles. Quand je pêche un poisson dans la Saint-Maurice et qu'il en ressort multicolore, je me dis que le mercure, il n'est pas dans les pitoues. » Il est vrai que plusieurs usines de produits chimiques contribuent encore à la détérioration de l'eau de la rivière Saint-Maurice, même si le débit important atténue un peu le problème. Quant à la pollution causée par les papetières, elle serait beaucoup moindre que celle des autres usines, selon un bilan environnemental du cours d'eau, réalisé l'été dernier par la firme GDG Environnement de Cap-de-la-Madeleine.

IMAGINEZ LA FACTURE...

Guy Lemieux, de la Direction des politiques forestières au ministère des Ressources naturelles du Québec, s'inquiète beaucoup plus, pour sa part, des conséquences économiques qu'entraînera l'arrêt du flottage. « Imaginez la facture de transport quand il faudra aller chercher le bois en haut du barrage Gouin ! Tout le monde dit que nous sommes devenus moins compétitifs face aux Américains et aux Européens sur le prix de la ressource. Le fait de transporter le bois par camion sur de grandes distances n'aidera sûrement pas à diminuer les prix. On a besoin de la Saint-

Maurice pour le transport du bois parce que c'est son rôle, au même titre que le Saint-Laurent joue le rôle de voie navigable. »

Lambert Bédard, le directeur de l'usine Tripap, ne semble pas du tout emballé par la nouvelle, lui non plus : « C'est peut-être une bonne chose pour la rivière et la population, mais pour l'industrie, ça entraîne des coûts supplémentaires. » Des modifications de l'ordre de 20 millions de dollars seront par exemple effectuées dans les cours des usines Belgo et Laurentides de Stone-Consolidated pour accueillir les chargements de bois par camion.

Le président de la Compagnie de flottage du Saint-Maurice, Michel Doyon, n'en demeure pas moins conscient que l'arrêt du flottage sera une bonne chose pour le développement récréotouristique de la rivière. Il affirme d'ailleurs que la population n'a pas tardé à épauler Stone-Consolidated dans ses démarches pour retirer les billes de l'eau.

Le plus cocasse, c'est qu'en 1989, le gérant d'alors de la filiale de Stone-Consolidated, Ted Gignac, défendait la cause du flottage en expliquant que son interruption signifierait une augmentation de la circulation de véhicules lourds. « Selon diverses évaluations, affirmait-il, cela ajouterait à la circulation un camion à toutes les deux minutes et demie, jour et nuit, sept jours par semaine, ce qui augmenterait les risques d'accidents, la consommation énergétique, la pollution de l'air et la pollution par le bruit. » Bref, les opinions sont partagées et la nouvelle fait jaser.

En marge de cette controverse, un aspect semble avoir été laissé pour compte : le spectacle saisissant qu'offre l'immense drap de bois recouvrant le cours d'eau. Selon

Viateur Perreault, « le folklore va y perdre, c'est certain. » Ainsi que des milliers de touristes européens, qui se montrent toujours tout « émotionnés » de voir ces billes flotter sur la rivière.

Mais pour l'instant, dans la région, on se réjouit de la centaine d'emplois qui seront créés et des centaines d'autres qui seront consolidés par le projet de Rivière-aux-Rats, ainsi que du coup de pouce qui sera donné à l'industrie du camionnage par le retrait des billes de l'eau.

C'est toujours ça de pris.

Fiers de leur histoire et de leur savoir-faire

LES INDUSTRIELS QUÉBÉCOIS DE PRODUITS DU BOIS

vous offrent des solutions innovantes, écoénergétiques et durables répondant aux plus hauts critères de qualité pour la vie d'aujourd'hui



Bureau de promotion
des produits du bois
du Québec (QWEB)



ASSOCIATION DES CONSULTANTS
EN FORESTERIE DU QUÉBEC

EXPERTISE

- Les membres de l'ACF occupent une position unique en œuvrant à la fois auprès de l'industrie forestière, des propriétaires forestiers, du ministère des Ressources naturelles et des Forêts et des autres organismes publics.
- Ils sont ainsi en mesure d'offrir des services selon un point de vue élargi et indépendant.
- Les compétences des membres leur permettent d'apporter un point de vue avant-gardiste et des solutions novatrices sur les questions associées au développement d'une foresterie québécoise durable.

acfquebec.org

UNE EXPÉRIENCE FORESTIÈRE EN MILIEU AGRICOLE : LA PREMIÈRE DÉCENNIE DE LA PÉPINIÈRE DE BERTHIERVILLE



Par Stéphane Castonguay
Professeur titulaire

Département des sciences humaines
Directeur des programmes de cycles supérieurs en histoire
Centre interuniversitaire d'études québécoises
Université du Québec à Trois-Rivières

Le 8 janvier 1921, la pépinière de Berthierville apparaissait à la une du quotidien montréalais *La Presse*. L'auteur de l'article évoquait les travaux du ministère de l'Agriculture qui y prenaient place et les « immenses services à l'arboriculture, surtout aux vergers » que rendait la pépinière provinciale¹. Basé sur les « notes de M. Avila Bédard, sous-chef du service forestier de la province de Québec, qui s'était occupé activement de la Pépinière de Berthierville depuis sa fondation »², ce portrait n'était plus en phase avec la réalité, car le ministère de l'Agriculture menait ses opérations arboricoles dans une pépinière d'arbres fruitiers à Deschambault depuis 1919. L'article de *La Presse* **témoignait néanmoins du passé agricole qui avait marqué les débuts de la pépinière provinciale de Berthierville et qui découlait de problèmes auxquels s'attaquaient** les propagandistes sylvicoles depuis la fin du XIX^e siècle : l'entretien d'un boisé de ferme et la sauvegarde des terres défrichées abandonnées³.

LE REBOISEMENT DES TERRES INCULTES

Le ministère des Terres et Forêts avait pris en main ces problèmes lors du retour de deux jeunes Québécois, Avila Bédard et Gustave-Clodimir Piché, partis étudier aux États-Unis. Sur la recommandation de l'ancien recteur de l'Université Laval et professeur d'histoire naturelle, Monseigneur J.C.K. Laflamme, le gouvernement provincial avait envoyé Bédard et Piché à l'École de foresterie de l'Université Yale au Connecticut en 1905, à la condition de travailler pour le ministère des Terres et Forêts après leurs études⁴. Alors que l'industrie des pâtes et papier était devenue un moteur de développement économique dans la province, le gouvernement entendait protéger le capital naturel sur lequel s'appuyait l'essor de cette industrie en se dotant d'une expertise propice à l'encadrement de l'exploitation forestière.

Lors de ses études à Yale, Piché avait déjà manifesté l'intérêt « d'établir une ou plusieurs pépinières provinciales afin de permettre aux compagnies forestières désirant reboiser leur terrain de se procurer des semis convenables »⁵.

Il répondait alors à des requêtes adressées au Ministère par son ancien employeur, la papetière Belgo Canadian Pulp, qui souhaitait disposer de graines d'épinette pour procéder elle-même au reboisement de ses concessions. Après avoir conseillé « de laisser les épinettes trois ans en pépinière avant de les planter à demeure », Piché exprima sa crainte « que ces messieurs de la Belgo n'hésitent à attendre aussi longtemps pour planter et que d'ici là, ce beau projet ne soit abandonné »⁶. Il ajouta que si le ministère disposait de sa propre pépinière, il serait en mesure « de leur fournir les plants dont ils auraient besoin » pour que la Belgo puisse entreprendre immédiatement ses plantations⁷. Il suggéra « de faire établir une ou plusieurs pépinières » pour satisfaire des demandes que l'exemple de cette compagnie insufflerait certainement, précisant que, « au cas où nous aurions un surplus d'arbres, nous pourrions les employer à reboiser les terrains incultes, les limites détruites par les feux de forêts, ou à fixer les sables mouvants comme ceux que l'on voit le long de la voie du Pacifique Canadien, aux environs de Lanoraie »⁸.

Si la pratique de la sylviculture au Québec avait motivé l'envoi de Piché et Bédard à l'Université Yale, l'agriculture semblait tout aussi importante aux yeux des deux jeunes diplômés à leur retour au Québec. Lorsque vint le temps d'établir une pépinière dans la province, Piché et Bédard portèrent effectivement leur attention sur le spectacle désolant de terres agricoles abandonnées. À Lachute et à Lanoraie, de vastes étendues étaient soumises à un phénomène de désertification qui s'emparait d'un sol autrefois fertile, alors que des sables mouvants mettaient en péril les terres arables des agriculteurs des environs⁹. Piché, qui devait créer et diriger le service forestier provincial, sollicita de nouveau le ministre des Terres et Forêts pour établir une pépinière dans le comté de Berthier. Dans un mémoire, il recommanda « l'établissement d'une pépinière visant le reboisement des zones agricoles délaissées et des terrains nus ou sablonneux, la restauration des terres forestières détériorées par l'exploitation ou le feu et l'acclimatation d'essences étrangères »¹⁰. La formation et l'entretien de terres à bois dans des régions agricoles nourrirent tout autant le projet d'une pépinière provinciale que le reboisement des concessions forestières.

« Dans un mémoire, Gustave-Clodimir Piché recommanda l'établissement d'une pépinière visant le reboisement des zones agricoles délaissées et des terrains nus ou sablonneux, la restauration des terres forestières détériorées par l'exploitation ou le feu et l'acclimatation d'essences étrangères. »

Dans un mémoire, il recommanda « l'établissement d'une pépinière visant le reboisement des zones agricoles délaissées et des terrains nus ou sablonneux, la restauration des terres forestières détériorées par l'exploitation ou le feu et l'acclimatation d'essences étrangères. Après avoir parcouru la région de Lavaltrie à Lanoraie, puis de Joliette, Piché souligna la détresse du milieu dans une lettre adressée au Ministre en 1907 : « le mal était encore plus grand que je ne le supposais. Nombreuses sont les terres abandonnées soit par la pauvreté du sol ou par l'imprévoyance des cultivateurs, partout le sable est visible »¹¹. La situation était similaire sur la rive sud, de Sorel à Contrecoeur. L'entretien d'un boisé de ferme corrigerait cette situation et la pépinière offrirait au Ministère un outil pour fournir des arbres aux agriculteurs et les encourager à reboiser. Laflamme qui s'était déjà prononcé sur l'importance des terres de rapport dans une allocution devant l'Association forestière du Canada en 1906, adressa également une lettre au ministre en appui au projet de Piché. Pour Laflamme, il ne s'agissait pas de « songer à faire du bois pour l'exportation », mais de permettre aux agriculteurs d'en « retirer de jolis bénéfices »¹². Le « reboisement des terres délaissées par l'agriculture » devenait ainsi la première raison derrière l'établissement d'une pépinière provinciale¹³.

LES FONCTIONS ÉDUCATIVES DE LA PÉPINIÈRE

C'est sur le site d'une ferme achetée dans le comté de Berthier par le Ministère en 1907 que Piché entreprit de fonder la pépinière provinciale. En mars 1908, lors de la lecture du discours du trône qui ouvrait la session parlementaire à Québec, le lieutenant-gouverneur annonça fièrement que « la création

d'une pépinière destinée à la propagation des arbres de haute futaie (...), qui nous permettra de tenter le boisement de certaines régions de notre territoire, est en voie de pleine réalisation »¹⁴. Cet enthousiasme contrastait avec le portrait des lieux comme le remémora Bédard quelques années plus tard : « Cette ferme, d'une superficie de 70 arpents, était dans un état d'abandon depuis six ans : les mauvaises herbes s'y donnaient carrière, les bâtiments prenaient l'air délabré des vieilles choses, et le petit bois, d'une aire de 23 arpents, s'était développé suivant tous les caprices de la nature montrant sur son parquet une multitude de brins de semence de nulle valeur, et des arbres débilités par une végétation très active et trop prolongée et faisant peser toute leur vieillesse sur la tête d'arbres plus jeunes qui ne demandaient qu'à pousser en pleine lumière. »¹⁵



La pépinière de Berthierville en 1933.

Source : Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Photo : René Pomerleau

Pour démontrer la compatibilité des activités agricoles et de l'exploitation forestière, le terrain de la pépinière était divisé en deux parties : une première pour des travaux agricoles, soit la culture de céréales, de pommes de terre et l'aménagement d'une pépinière d'arbres fruitiers, et une seconde pour des travaux forestiers. Cette seconde partie se

composait d'un massif forestier de 23 arpents, d'un arboretum et d'une plantation de semis d'arbres indigènes et exotiques – la pépinière provinciale à proprement parler¹⁶. Dans les mois qui suivirent l'achat de la ferme, des travaux furent entrepris pour labourer le terrain de sorte que le traçage des planches en vue de la production de semis d'arbres puisse être réalisé au printemps 1908. À l'automne de la même année, les responsables de la pépinière se félicitaient d'un taux de succès de 60% dans la germination des semis. La pépinière se composait de 210 000 arbres, « surtout représentés par le pin blanc, le pin noir d'Autriche, le pin sylvestre, le mélèze d'Europe et l'épinette de Norvège », cinq essences destinées au reboisement des sables de la région de Berthier, alors qu'une dizaine d'autres essences faisaient l'objet d'essais d'acclimatation¹⁷.

L'agriculture n'était pas en reste, car 40 des 70 arpents lui étaient assignés. Les travaux agricoles étaient « destinés à montrer comme l'on peut, avec méthodes toutes modernes qu'en certains endroits on se refuse à appliquer parce qu'on en méconnaît les effets, comment l'on peut [...] doubler la fertilité de la terre »¹⁸. Ainsi, il ne s'agissait pas uniquement d'« éduquer les gens sur l'importance de conserver nos forêts et les aider à mettre en valeur les terrains incultes »¹⁹, mais aussi d'inculquer les méthodes d'une agriculture scientifique à hauts rendements. Dès 1908 un fermier et son assistant se consacraient au travail du sol, notamment à son engraissement au moyen de fumier acheté à Berthier. Un plan de rotation de sept ans devait « permettre de préparer le sol pour les agrandissements de la pépinière »²⁰. À cette fin, le fermier avait fait l'achat des engrais chimiques et « des meilleures semences sur le marché » pour la



Départ des étudiants pour l'inventaire et l'étude des savanes environnantes.

Source : « Pépinière de Berthierville, départ des étudiants pour l'inventaire et étude des savanes environnantes », *Rapport annuel du ministère des Terres et Forêts. 1909-1910*, [p.54A].

culture d'avoine, de sarrasin et de pommes de terre²¹. À la fin de la première saison de culture, Piché pouvait se réjouir des récoltes obtenues alors que les rendements de l'avoine étaient supérieurs à la moyenne canadienne pour cette année²².

Il n'y avait pas que les agriculteurs qui étaient exposés aux activités éducatives du service forestier à la pépinière de Berthierville, puisque Piché y assura la formation de jeunes étudiants. Responsable de la création d'une école de foresterie, Piché recruta ses premiers étudiants à l'École Polytechnique de Montréal, son *alma mater*, et au Séminaire de Québec, où Bédard avait fait ses classes avant son départ pour Yale. Dans une lettre à M^{gr} Laflamme, qui appuyait le projet d'une école de foresterie, Piché précisait qu'il attendait ces premiers étudiants « (...) à Berthier où ils devront s'exercer les muscles à manier la pioche et la bêche »²³. Il les accueillit à la pépinière en leur assignant des tâches de défrichage, de bêchage, de traçage de plates-bandes et de transplantation des semis²⁴. Lorsqu'une école de foresterie rattachée à l'Université Laval ouvrit ses portes à l'automne 1910, Piché,

nommé directeur de l'école, exempta ces étudiants d'une année de leur programme d'études²⁵. En outre, l'École forestière et la pépinière offrirent au service forestier l'occasion de former un personnel sur mesure. Ainsi, en 1911, Piché se tourna vers un étudiant de la deuxième cohorte, Henri Ménard, lorsqu'il dut céder la régie de la pépinière de Berthierville pour se consacrer à de nombreuses autres responsabilités au sein du ministère des Terres et Forêts²⁶.

« Les étudiants étaient accueillis à la pépinière et avaient comme tâches le défrichage, le bêchage, le traçage de plates-bandes et la transplantation des semis. »

Les étudiants inscrits à l'École forestière parfaisaient leur apprentissage sur le site de la pépinière provinciale durant l'été. L'enseignement à la pépinière comprenait des cours pratiques et théoriques et exposait les étudiants

aux travaux agricoles et sylvicoles. Piché expliquait au ministre des Terres et Forêts qu'il donnait à ces étudiants «... très peu de théorie, juste ce qu'il faut pour expliquer les travaux que nous faisons»²⁷. Au cours des premières années, les étudiants accompagnaient aussi le personnel du service forestier pour l'inventaire d'un boisé sur le terrain de la ferme et des excursions pour l'étude des savanes autour de Berthierville. Ce «noviciat» que venaient faire les nouveaux étudiants comportait aussi des exercices sur la dendrométrie et le cubage du bois. Des notions d'agriculture figuraient au nombre des matières dispensées²⁸, mais leur enseignement déclina en même temps qu'une portion de plus en plus congrue du site de la pépinière était dédiée aux cultures céréalières et à l'arboriculture. À mesure qu'augmenta la surface dédiée à la pépinière forestière, en partie pour répondre aux demandes croissantes des concessionnaires forestiers, l'espace pour ensemercer et transplanter des arbres empiéta sur la surface consacrée à l'agriculture.



«Pépinière de Berthierville, les étudiants à l'œuvre», *Rapport annuel du ministère des Terres et Forêts. 1909-1910*, [p. 90A].

SYLVICULTURE ET AGRICULTURE

Le premier rapport de Piché soulignait la complémentarité harmonieuse des activités agricoles et forestières²⁹. Entre autres, les semis forestiers initialement produits étaient destinés au reboisement de 25 000 acres de

terres dénudées et stériles des régions avoisinantes dans Lanoraie. De même, le «reboisement projeté des sables qui désolent les environs de Berthierville» allait être reproduit dans la région de Lachute par Bédard et des étudiants de l'École forestière pendant les premières semaines de mai³⁰.

Outre ce travail de reboisement des terres incultes, la production d'arbres occupa fortement le personnel de la pépinière qui, après une décennie d'existence, avait expédié plus de deux millions d'arbres, principalement auprès de concessionnaires forestiers³¹. Une grande consommatrice était la Laurentide Pulp Company, une entreprise de pâtes et papiers qui opérait une usine à Grand-Mère et une pépinière à Saint-Jean-des-Piles. Son forestier en chef, Elwood Wilson, souhaitait que la compagnie procède au reboisement de concessions où elle extrayait le bois nécessaire au fonctionnement de sa pulperie. Wilson considérait le reboisement comme une opération moins coûteuse que le déménagement constant des chantiers forestiers toujours plus en amont de la rivière Saint-Maurice³². Pour établir une plantation que la Laurentide utiliserait en vue du reboisement de ses concessions, Wilson s'approvisionna initialement auprès de la pépinière provinciale; d'autres entreprises imitèrent la Laurentide pour démarrer leur propre pépinière ou pour reboiser leurs concessions. Cette demande industrielle poussa les responsables de la pépinière provinciale à augmenter la proportion de semis d'essences résineuses au détriment des feuillus et à prioriser certaines espèces dont l'épinette blanche, fortement prisée par les concessionnaires forestiers³³. D'une façon générale, cette production accrue de semis de résineux entraîna un accroissement de la superficie de la pépinière consacrée

à la sylviculture au détriment de la superficie consacrée aux activités agricoles. Si, en 1917, le service de l'arboriculture fruitière pouvait se targuer d'entretenir une plantation de plus de 60 000 arbres sur 10 acres de terrain et de distribuer auprès des agriculteurs plus de 10 000 pommiers de variétés Fameuse, McIntosh et Duchesse, ainsi que des pruniers et des poiriers³⁴, Piché devait reconnaître parallèlement que «la production agricole diminue considérablement, vu que nous reléguons cette dernière sur les terrains les plus pauvres, et n'y apportons qu'une attention secondaire»³⁵.

La popularité de la pépinière auprès des concessionnaires forestiers comme les compagnies Laurentide et Riordon Pulp and Paper faisait souffler un vent d'optimisme auprès du service forestier qui annonça vouloir accroître la capacité de production annuelle d'abord à un million de plants en 1914, puis à deux millions et demi en 1916³⁶. Compte tenu de l'espace imparti sur le site de la pépinière, la cohabitation semblait de plus en plus difficilement envisageable et en 1917, «le gouvernement se voyait dans l'obligation d'agrandir et partant d'acheter une terre voisine ou bien de transporter ailleurs ses arbres fruitiers»³⁷. Enfin, Piché reconnut que «par suite des agrandissements successifs de la pépinière, nous avons dû cesser complètement les travaux agricoles, vu que nous manquons d'espace»³⁸. Il annonça du même coup l'achat de nouveaux terrains et la construction d'une grainerie pour une production anticipée de «5 à 10 millions de plants par an»³⁹. Parallèlement, le ministère de l'Agriculture acquit «une partie de l'ancien domaine seigneurial D'Eschambault» en novembre 1918 pour y aménager une pépinière d'arbres fruitiers et permettre à «ses officiers d'y faire à

loisir leurs travaux de recherche»⁴⁰. Dans les mois suivants, la « Pépinière provinciale de Deschambault » accueillit les plantations arboricoles de Berthierville où, paradoxalement, la Société de pomologie de la province de Québec avait tenu son congrès annuel en septembre 1918⁴¹.

CONCLUSION

Entièrement consacrée à la foresterie au début de sa deuxième décennie d'existence, la pépinière provinciale de Berthierville élargit sa vocation éducative en 1923 et accueille l'école des garde-forestiers du ministère des Terres et Forêts. Quelques années plus tard, le Ministère y établit également des services scientifiques liés à la météorologie, ainsi qu'à l'entomologie et la pathologie forestière. Le ministère fédéral de l'Agriculture y met en poste un entomologiste forestier, Lionel Daviault. La pépinière avait abandonné ses expériences agricoles pour épouser entièrement sa vocation forestière.

NOTES DE BAS DE PAGE

1 « La pépinière de Berthierville », *La Presse* (8 janvier 1921), p.1.

2 *Ibid.*, p.36. Les « notes de M. Avila Bédard » sont en fait des informations tirées d'un article paru 4 ans plus tôt: Bédard, A. (7 avril 1917), « La pépinière de Berthierville », *Le Soleil*, p. 10.

3 Sur ces propagandistes, voir Castonguay S. (2006), « Foresterie scientifique et reforestation: l'État et la production d'une " forêt à pâte " au Québec dans la première moitié du XX^e siècle », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, vol. 60, n° 1-2, pp. 61-93. <https://doi.org/10.7202/014595ar>

4 Castonguay S. (2016), « *Le gouvernement des ressources naturelles. Sciences et territorialités de l'État québécois 1867-1939* » Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 92 pages.

5 « Rapport de C.G. Piché et Avila Bédard au sujet des plantations d'épinette, 16 octobre 1906 », *Rapport du ministre des Terres et Forêts de la province de Québec. 1906-1907*, pp. 63-65.

6 *Ibid.*

7 *Id.*

8 « Rapport de G. C. Piché au sujet des futures planteries forestières, 15 novembre 1906 », *Rapport du ministre des Terres et Forêts de la province de Québec. 1906-1907*, p. 72

9 Sans auteur (octobre 1905) « Reclaiming Sand Dunes », *Canadian Forestry Journal*, vol. 1, n° 4, pp.182-184.

10 *Rapport du ministre des Terres et Forêts de la province de Québec. 1906-1907*, p.14.

11 « Lettre de G. C. Piché, au sujet de l'établissement d'une pépinière d'arbres forestiers. 3 octobre 1907 », *Rapport du ministre des Terres et Forêts de la province de Québec. 1907-1908*, page 68

12 Laflamme Mgr J. U. [sic] K. (1906) « Forestry Education », *Report of the Canadian Forestry Association*, vol. 7, p.160-171.

13 *Rapport annuel du ministre des Terres et Forêts de la province de Québec. 1907-1908*, p.70.

14 *Gazette officielle de Québec*, 3 mars 1908, p.541.

15 Bédard A. (7 avril 1917), « La pépinière de Berthierville », *Le Soleil*, p. 10.

16 « Rapport de A. Bédard, concernant la pépinière de Berthierville. 28 novembre 1910 », *Rapport annuel du ministre des Terres et Forêts de la province de Québec. 1910-1911*, p.91

17 « Rapport de G.C. Piché concernant la pépinière de Berthierville, 1 novembre 1908 », *Rapport annuel du ministre des Terres et Forêts de la province de Québec. 1908-1909*; p. 56; « Rapport de A. Bédard, concernant la pépinière de Berthierville. 28 novembre 1910 », *Rapport annuel du ministre des Terres et Forêts de la province de Québec. 1910-1911*, p. 94.

18 « Rapport de A. Bédard, concernant la pépinière de Berthierville. 28 novembre 1910 » *Rapport annuel du ministre des Terres et Forêts de la province de Québec. 1910-1911*, p. 95.

19 Piché G.C., « Rapport du Service Forestier », *Rapport annuel du ministre des Terres et Forêts de la province de Québec. 1910-1911*, p. 54.

20 « Rapport de G.C. Piché concernant la pépinière de Berthierville, 1 novembre 1908 », *Rapport annuel du ministre des Terres et Forêts de la province de Québec. 1908-1909*, p. 56.

21 « Rapport de A. Bédard, concernant la pépinière de Berthierville. 28 novembre 1910 », *Rapport annuel du ministre des Terres et Forêts de la province de Québec. 1910-1911*, p. 5.

22 *Id.*

23 « Lettre du sous-directeur de l'École forestière, Alfred Mercil, au recteur de l'Université Laval, Monsieur A. E. Gosselin 17 décembre 1912 » *Archives du Séminaire de Québec*, Université/61/104.

24 « Lettre de G.-C. Piché à l'honorable Jules Allard, ministre des Terres et Forêts, 14 mai 1909 », *Archives du Séminaire de Québec*, Université/61/104.

25 « Lettre de G.-C. Piché à l'honorable Jules Allard, ministre des Terres et Forêts, 14 mai 1909 », *Archives du Séminaire de Québec*, Université/61/104. 1

26 Gélinas C. (2010), *L'enseignement et la recherche en foresterie à l'université Laval. De 1910 à nos jours*, Québec, Société d'histoire forestière du Québec, p.88. Piché céda également la direction de l'École forestière à Avila Bédard en 1918.

27 « Lettre de G.-C. Piché à l'honorable Jules Allard, ministre des Terres et Forêts, 14 mai 1909 », *Archives du Séminaire de Québec*, Université/61/104.

28 « École forestière », *Journaux de l'Assemblée législative*, 1910, vol. 147.

29 « Rapport de G.C. Piché concernant la pépinière de Berthierville, 1 novembre 1908 », *Rapport annuel du ministre des Terres et Forêts de la province de Québec. 1908-1909*, pp. 55-61.

30 Bédard A. (1911) « Les dunes de Lachute », *Bulletin de la Société de géographie du Québec*, vol.5, pp.20-23; (1912), « Quebec Province Starts Forest Planting », *Canadian Forestry Journal*, vol. 8 n° 3, pp. 63-65; (1915), « Putting Useless Land to Work. How the Quebec Government is Planting Up the Lachute Sand Plains. A Visit to Berthierville », *Canadian Forestry Journal*, vol. 11, pp.147-150.

31 Compilation d'après *La Tribune* (« Québec agrandira ses pépinières », 14 novembre 1917, p.3) et *Le Soleil* (« Le reboisement dans Québec », 5 décembre 1919, p. 18).

32 Wilson E. (1909), « A forester's work in a northern forest », *Forestry Quarterly*, vol. 7, pp.2-14; archives conservées à la pépinière Proulx, note de E. Wilson à G. Cahoon, Forest planting work of Laurentide Co Ltd., 9 janvier 1919.

33 Castonguay S., *Le gouvernement des ressources naturelles: sciences et territorialités de l'État québécois, 1867-1932*, Presses de l'Université Laval, pp.97-99.

34 *Rapport du ministre de l'Agriculture de la province de Québec. 1916-1917*, p.133; Avila Bédard (7 avril 1917), « La pépinière de Berthierville », *Le Soleil*, p. 10.

35 *Rapport annuel du ministre des Terres et Forêts de la province de Québec. 1916-1917*, p.43.

36 « Pépinière forestière provinciale », *L'Avenir du Nord* (18 août 1916), p.1.

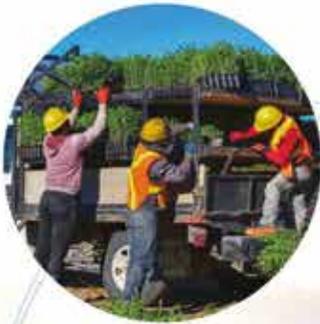
37 *Rapport annuel du ministre de l'Agriculture de la province de Québec. 1921-22*, p.169.

38 *Rapport annuel du ministre des Terres et Forêts de la province de Québec. 1918-1919*, pp.29-30.

39 *Ibid.*

40 Yacini H. (2018), *Le site Deschambault d'hier à aujourd'hui, 100 ans de recherche*, Centre de recherche en sciences animales Deschambault, p.2; *Rapport annuel du ministre de l'Agriculture de la province de Québec. 1918-1919*, p.xi.

41 Provencher J. (2006), « *La Station de recherche de Deschambault* », ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation; « Société pomologique Québec. Réunion d'été tenue à Berthierville les 9 et 10 septembre », *Journal d'agriculture et d'horticulture* (octobre 1918), p. 16; « Congrès de la Société pomologique », *La Presse* (11 septembre 1918), p.14.



COOPÉRATION : LE MODÈLE DE L'AVENIR !



Fière de la riche histoire des coopératives forestières au Québec, la FQCF travaille chaque jour avec ses membres à en écrire de nouvelles pages.

C'est en Gaspésie à la fin des années 1930 que les premières coopératives forestières ont vu le jour. Devant composer avec des conditions très difficiles, les travailleurs de l'époque voyaient dans le modèle coopératif une opportunité d'améliorer leur sort en prenant en main leur avenir.

Aujourd'hui, les coopératives sont plus pertinentes que jamais. Solidement implantées dans les communautés partout en régions, elles sont les mieux placées pour relever les défis de l'heure que sont la décarbonisation de l'économie et la lutte aux changements climatiques.



Fédération québécoise
des coopératives forestières

Suivez nos activités sur le site Web **FQCF.coop**,
la page **facebook.com/laFQCF**,
et dans le journal **Le monde forestier**
dont la FQCF est copropriétaire.

LES GROUPEMENTS, CES PIONNIERS DE LA FORESTERIE!

Groupements forestiers Québec (GFQ) est heureux de s'associer à cette revue qui met en lumière notre riche histoire forestière.

Parmi les pionniers de cette riche histoire, il importe de faire une place à ces visionnaires qui ont fondé les premiers groupements forestiers au début des années 1970. Né de la volonté de la population de sauver des villages de la fermeture dans la foulée des Opérations Dignité, le modèle unique des groupements forestiers s'est depuis propagé et implanté de façon durable dans le paysage québécois.

Aujourd'hui, GFQ compte 35 groupements membres totalisant plus de 27 500 propriétaires de forêts privées. La gestion commune, l'aménagement intensif et efficace, de même que le développement durable sont autant de principes qui guident les actions des groupements forestiers et visent à favoriser la création de richesse au bénéfice de l'ensemble des régions.

Considérant leur grande productivité, leur proximité des usines et leur fort potentiel de développement, les forêts privées sont appelées à jouer un rôle toujours accru dans le développement économique des régions. L'histoire forestière du Québec continue de s'écrire et les groupements forestiers continueront d'y faire leur place!

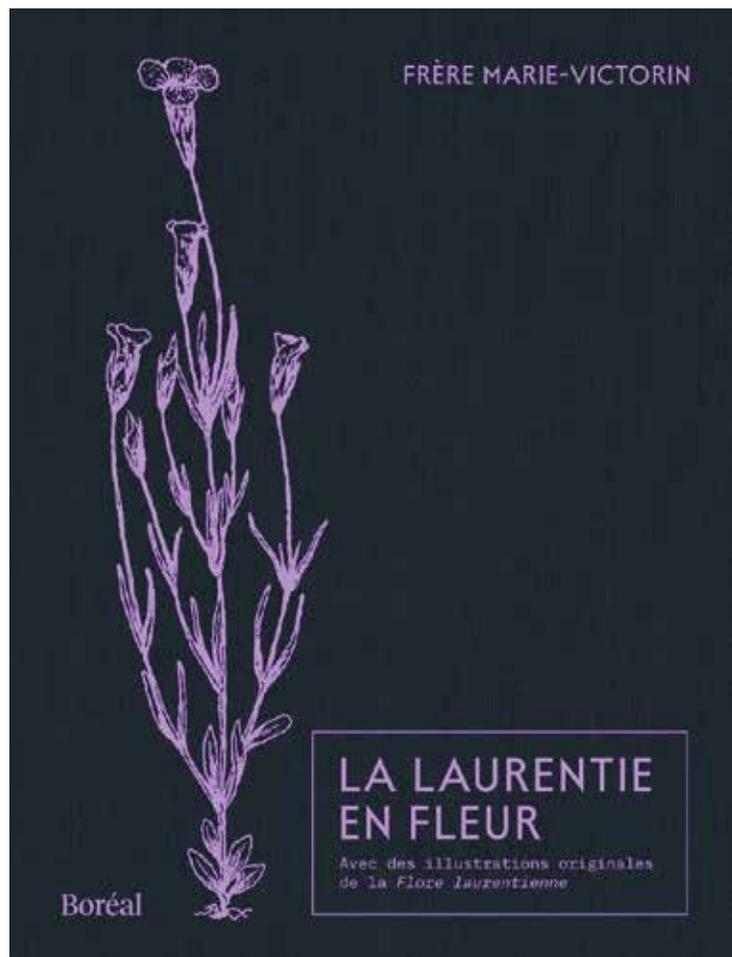
Suivez nos activités sur notre site
Groupementsforestiers.quebec, la page
Facebook.com/Groupementsforestiers
et dans le journal *Le monde forestier*.

**GROUPEMENTS
FORESTIERS
QUÉBEC**

1175, Lavigerie, bur. 203,
Québec QC G1V 4P1
418.877.1344

SUGGESTION DE LECTURE

LA LAURENTIE EN FLEUR



Par Lucie Caron, édimestre,
Société d'histoire forestière du Québec

Avec des illustrations du frère Alexandre, é.c.

Textes choisis et présentés par Yves Gingras
et Gilles Beaudet, é.c.

Les éditions du Boréal 2023, 224 pages

Les auteurs, MM. Yves Gingras et Pierre Beaudet ont créé cet écriin, un recueil de 21 textes du frère Marie-Victorin, textes cueillis parmi ses diverses publications entre 1913 et 1944 et enrichis d'illustrations de la main du frère Alexandre Blouin.

« Le frère Marie-Victorin, des Écoles chrétiennes, né Conrad Kirouac (1885-1944), est écrivain et botaniste, auteur de la célèbre *Flore laurentienne*. Professeur à l'Université de Montréal de 1920 à 1944, il est surtout connu pour avoir fondé le Jardin botanique de Montréal. »

Quel beau livre de chevet, de voyages, de poésie... et de réflexion !

Il est plutôt rare qu'un ouvrage illustré en noir et blanc évoque un arc-en-ciel de couleur à la suite de chaque lecture, une incursion texte après texte, dans nos forêts et nos champs québécois, un arrêt programmé sur plante, fleur ou arbre du «Jardin enchanté de la Laurentie» comme le frère Marie-Victorin aimait à le nommer et le frère Alexandre Blouin à l'illustrer.

Mais avant tout, découvrons une belle leçon d'écriture pour des textes de prime abord scientifiques et qu'on pourrait croire d'une lecture ardue. Chaque page nous enrichit non seulement de connaissances, mais la prose tout à fait exceptionnelle danse et chante et nous transporte dans des sites enchantés au pays de la botanique. Chaque récit coule tel un hymne à la nature, on pourrait ainsi facilement jumeler cette lecture à l'œuvre musicale d'Antonio

Vivaldi «Les Quatre Saisons» lors d'un pique-nique bucolique dans une prairie québécoise en croquant des petites fraises des bois et autres suggestions proposées tout au long de cette lecture !

Non seulement ce recueil se veut poétique, mais aussi pratique, de la proposition de tisanes aux remèdes de grand-mère, de médecine populaire, de recettes autochtones et des vertus maintenant connues scientifiquement des trésors de

notre belle flore québécoise. Qui plus est, le contenu est d'une actualité déconcertante! Le frère Marie-Victorin n'a pas été qualifié d'intellectuel d'avant-garde sans raison, ce recueil de textes en est le témoignage.

Agréablement, la structure de ce recueil en facilite grandement la lecture. La proposition s'enrichit de planches descriptives des plantes, des arbres dont on fait la connaissance, décorées de divers usages et agrémentées de « pedigree ». Les illustrations permettent un repérage facile sur le terrain, soit par l'allure saisonnière, par une location, une utilisation commune, leurs particularités et leurs petits secrets de grands druides.

Souhaitons maintenant que le bitume et l'urbanisation, bien qu'inéluctables, aient aussi laissé un bel avenir aux perles botaniques exposées dans ce livre. Bien que nous vivions dans un pays de grands espaces, certaines espèces ne peuvent évoluer que dans des terreaux spécifiques et bien souvent fragiles, réjouissons-nous de chaque découverte au fil de nos escapades en nature.

À la lecture de certains passages, les parfums particuliers de l'automne se ravivent à notre souvenir. Ceux ne connaissant pas le bonheur d'une promenade forestière pourront ainsi en profiter et ne pourront certainement pas résister à ce voyage sensoriel.

Pour ceux qui préfèrent le voyage littéraire, voici un bel extrait qui, comme un dessert en vitrine, ne sera que tentation, une tentation toute printanière.

Nos Aubépines - Vers la quatrième semaine du « joly mois de mai », lorsque le danger des gelées se fait lointain, que tous les oiseaux sont arrivés et que, sauf les Frênes retardataires, tous les arbres ont mis leur feuillage neuf, c'est le moment des Aubépines. Un beau matin, les bourgeons éclatent sous la poussée de la sève et l'on dirait qu'il a neigé sur les haies, le long des clôtures et sur les bouquets d'arbustes au milieu des champs. Le parfum de l'Aubépine est capiteux et le vent le diffuse complaisamment sur la campagne déjà ivre de renouveau. C'est la fête pour les abeilles, les guêpes, les cétoines, pour tout ce qui porte chasuble brillante ou corselet fin, pour tout ce qui boit le nectar dans la vasque blanche des pétales. Elles sont là par milliers, bourdonnant la sourde chanson de la jeunesse retrouvée dans la tête des arbres en fleur.

Avouez humblement que peu de textes illustrent si bien la belle folie du printemps au Québec! Jamais n'ont été si bien mariées la connaissance du vivant et la poésie! Une prose qui se rapproche du Haïku, célébrant l'évanescence des choses et les sensations qu'elles suscitent. Oublions ici la qualité brève de la poésie japonaise et plongeons dans l'abondance! Dans la même veine, une lecture du texte « Les érables laurentiens » qui sonne l'arrivée de la belle saison vous plongera dans vos plus beaux souvenirs d'enfance.

Ne craignons pas les comparaisons, soyons fiers et partageons ce savoir raffiné de notre patrimoine botanique! Comment ne pas résister à l'envie folle de faire sa connaissance, qui est cette belle Aster, reine de notre si belle vallée!

Au pays des Astères
- Il y a le pays des Chrysanthèmes
- qui est aussi, paraît-il, celui du
Soleil Levant. Il y a le pays où

fleurit l'Oranger, et il y a le pays des Astères. Ne cherchez pas, vous y êtes! Le pays des Astères, c'est la merveilleuse vallée du Saint-Laurent!

Et poursuivez avec le roi de tous – ainsi décrit dans le texte – Sa Majesté le Pin!... suivi de « La vie du Pin » qui ne peut laisser le lecteur insensible au fait qu'il n'y a pas de si grande différence entre nos combats et ceux de la nature en général.

Si la vertu dans ce qu'elle a de plus noble vous inspire, je vous propose immédiatement cette lecture et je conseille, sans le moindre doute, à tous les professeurs de ce monde d'offrir quelques textes de ce recueil qui auront le pouvoir de laisser une empreinte ou un goût de découverte à tous ceux que la botanique platonique rebute.

Bonne lecture!

Quelques extraits sonores ci-dessous pour les plus curieux

[Ohdio vous propose un entretien avec Yves Gingras, l'auteur.](#)

Et amusez-vous dans la machine à explorer le temps avec des extraits sonores, l'ancêtre du balado!

Dès les débuts de *Radio-Collège*, et ce jusqu'à sa mort en 1944, le frère Marie-Victorin est une des têtes d'affiche du service. Son émission, *La cité des plantes*, perdurera jusqu'en 1956, soit l'année de l'arrêt des activités du service. Nous avons retrouvé deux rares causeries écrites et données par le frère lui-même dans le fonds d'archives de l'Institut botanique de l'Université de Montréal. (Division des archives de l'Université de Montréal, Fonds de l'Institut botanique de l'Université de Montréal, E118/E1, 35.)

[« L'arbre: méditation », 12 octobre 1943](#), et [« Sa majesté le Pin », 7 décembre 1943](#).

DE LA FORÊT AU PAPIER : UN HÉRITAGE DE PLUS DE 175 ANS POUR DOMTAR

Par Andréanne Duchemin, conseillère aux relations avec les employés
et Providence Cloutier, directrice, affaires publiques et engagement communautaire, Domtar

Depuis des siècles, les vastes forêts du Québec ont constitué le cœur même de son identité, façonnant son paysage, sa culture et son économie. Au sein de cette toile boisée, une entreprise a émergé comme une figure emblématique de la gestion forestière responsable et de la production de papier de qualité : Domtar. Propriétaire de 160 000 hectares de forêts privées situées en Estrie et en Beauce, Domtar a non seulement prospéré en tant que leader de l'industrie papetière, mais a également incarné un engagement profond envers la préservation et la durabilité de cet héritage forestier.

LES RACINES DE DOMTAR : UNE HISTOIRE DE VISION, D'INNOVATION ET DE RÉINVENTION

Les racines de Domtar remontent au XIX^e siècle, en 1848, en Angleterre. C'est à cette époque que Henry Potter Burt crée Burt, Boulton Holdings Ltd. Spécialisée dans le traitement du bois d'œuvre contre la pourriture, son entreprise connaît un essor remarquable alors que la demande en traverses de chemin de fer et en pieux de quai pour l'industrie portuaire augmente considérablement en Europe et en Amérique du Nord.

Tandis que son entreprise se développe, Henry Potter Burt déménage au Canada et fonde

la Dominion Tar and Chemical Company en 1903. L'entreprise prend son essor parallèlement à l'industrialisation du Canada et se diversifie au fil des ans, en fabriquant notamment des produits chimiques, des produits de consommation, des matériaux de construction ainsi que du papier et des produits d'emballage. Au cours des années, elle fait l'acquisition d'autres installations et entreprises en Amérique du Nord, dont certaines font partie intégrante de Domtar aujourd'hui, comme l'usine de pâtes de papiers Domtar de Windsor.

ORIGINES DE L'USINE DE WINDSOR

Les débuts de l'industrie papetière à Windsor en Estrie remontent à 1864, alors que William Angus et Thomas Logan s'installent à Windsor à la jonction des rivières Watopeka et Saint-François afin de construire la première usine canadienne de pâte à base de bois utilisant le procédé chimique à la soude. Ils confient la construction de l'usine à John Thompson, un pionnier de la pâte chimique¹. En 1865, la pâte est acheminée vers l'usine de papier Angus, Logan & Co. de Sherbrooke. On utilisait alors principalement le tilleul et le peuplier pour la fabrication. En 1867, Angus, Logan & Co. installe deux machines à papier de 62 et

72 pouces à Windsor au moulin Watopeka. La production débute en juin 1867. Les machines à papier fonctionnaient au rythme de 40 à 120 pieds à la minute pour une production journalière moyenne de 2 à 3 tonnes. On fabrique alors du papier à enveloppe, du papier à livre, du papier journal et du papier d'emballage².

En 1873, Angus, Logan & Co. devient la *Canada Paper Company*. À travers son histoire, l'entreprise investit et grandit. En 1898, le nouveau moulin Saint-François à pulpe mécanique débute sa production avec une capacité de 20 tonnes par jour de papier journal. La compagnie consomme à l'époque 40 000 cordes de bois par année³. En 1909, le moulin Watopeka est converti du procédé à la soude au procédé Kraft⁴.

En 1924, la Canada Paper construit une manufacture de sacs appelée le *Bag Mill*. Cinq ans plus tard, la Canada Paper passe aux mains de la Howard Smith Paper Mills Ltd. En 1942, la Canada Paper emploie environ 700 personnes dans ses deux moulins et sa manufacture de sacs⁵.

2 Moreau G. (1997), *Histoire de Windsor et ses environs*, p. 21

3 Moreau G. (1997), *Histoire de Windsor et ses environs*, p. 50

4 Moreau G. (1997), *Histoire de Windsor et ses environs*, p. 68

5 Moreau G. (1997), *Histoire de Windsor et ses environs*, p. 131-134

6 Moreau G. (1997), *Histoire de Windsor et ses environs*, p. 220

1 Carruthers, G. (1947), *Paper in the making*, pp. 463-464



Moulin Watopeka en 1933.

Source des photos : archives de Domtar

En avril 1953, les membres des Fermes forestières des Cantons-de-l'Est choisissent de reconnaître les forêts de la Canada Paper près de Windsor comme étant la première ferme forestière en existence de l'Est du Canada. Ce titre a été décerné pour avoir réussi à établir « un équilibre parfait entre la croissance et la récolte annuelle » dans ses 34 000 acres de forêt.

Quelques années plus tard, entre 1956 et 1960, à la suite d'une collaboration entre l'Association forestière des Cantons-de-l'Est et la Canada Paper, la première forêt-école d'une superficie de 22 acres s'établit à Windsor sur les terres de la compagnie.



Le plan d'aménagement forestier de Domtar en 1960, pour le secteur Watopeka, mentionne que les meilleurs bûcherons sont les fermiers qui, à l'automne, deviennent disponibles et vont travailler pour l'hiver au camp forestier de la rivière Watopeka, aujourd'hui le camp du kilomètre 6 du club McCarthy. Près de 100 hommes y passent l'hiver à couper. La drave a cessé sur la rivière Watopeka en 1930. Au même moment, dans l'unité d'aménagement Chaudière, située en Beauce, les travailleurs occupent les camps du secteur Dorset bâtis plusieurs années auparavant par la famille Breakey, barons du bois de la rivière Chaudière. En 1960, la plus grande préoccupation sur le plan des opérations forestières est de savoir s'il y aura un manque de chevaux pour débarder le bois.



Travailleurs forestiers.

En 1961, Dominion Tar & Chemical acquiert les actions de Howard Smith Paper Mills. En 1963, l'entreprise met en place la division forestière qui est responsable des interventions forestières sur ses terrains privés et sur les concessions forestières du gouvernement. Cette division gère la récolte et l'achat de bois dans plusieurs régions.

En 1965, la Dominion Tar & Compagny devient Domtar. La même année, on construit une nouvelle cour à bois équipée de trois écorceurs rotatifs ainsi qu'un nouveau blanchiment. La production est graduellement orientée vers les papiers fins.

Le début des années 1980 est difficile pour l'usine de Windsor. Le 9 décembre 1983, Roger Ashby, alors président de la division pâtes et papiers, présente au conseil d'administration de Domtar un projet majeur : la construction d'une usine ultra moderne intégrant toutes les étapes de fabrication du papier et nécessitant un investissement de 1,2 milliard de dollars.

Le 7 juin 1985, le début des travaux de construction du nouveau complexe est inauguré en présence de plusieurs dignitaires.



Département de la finition au Moulin Watopeka vers 1950.

7 Moreau G. (1997), *Histoire de Windsor et ses environs*, p. 269



Début des travaux de construction du nouveau complexe en 1985. On reconnaît à droite le premier ministre René Lévesque.

Quelque 1500 personnes ont travaillé à la construction de ce grand projet. Environ 500 sous-traitants, dont plusieurs de la région, ont été mis à contribution. Lors d'une entrevue accordée dans le cadre d'un cahier spécial soulignant les 25 ans du nouveau complexe paru dans *La Tribune* en septembre 2012, Roger Ashby se souvient : « C'était important pour nous de maximiser les retombées pour Windsor et l'Estrie et aussi de créer une expertise en région. » Encore aujourd'hui, plusieurs de ces entreprises spécialisées collaborent à l'usine de Domtar lors d'entretien ou de travaux particuliers.

« Autre point majeur : l'approvisionnement en fibres. La nouvelle usine avait une capacité de 4 à 5 fois plus importante que la vieille usine, nous avons donc négocié des ententes de 10 ans avec des producteurs forestiers de la région, en plus d'acquérir de nouvelles propriétés forestières », se rappelle M. Ashby.

L'usine Domtar de Windsor a été dotée de plusieurs équipements inédits jusque-là, pensons à l'immense entrepôt entièrement automatisé. « C'était nouveau pour l'industrie, mais pas dans le monde. Oui nous voulions ce qui se faisait

de mieux, mais il s'agissait toujours de technologies éprouvées. Nous avons d'ailleurs visité plusieurs usines avant d'élaborer le concept final. » souligne M. Ashby.

Le 8 octobre 1987 à 6 h 10 du matin, la première feuille de papier a été produite sur la machine à papier n° 7, un événement marquant des générations et des générations pour les années futures. Depuis ce temps, l'entreprise investit afin de maintenir ses équipements à la fine pointe de la technologie et poursuit ses efforts pour continuellement réduire son empreinte environnementale.

LA RESPONSABILITÉ ENVIRONNEMENTALE AU CŒUR DE LA STRATÉGIE

L'évolution technologique ne se vit pas seulement en usine, mais également en forêt. Le travail en forêt a bien évolué depuis 50 ans. Plusieurs centaines de bûcherons saisonniers, vivant dans des camps et opérant des chantiers durant l'hiver, ont été remplacés par des travailleurs forestiers professionnels qui font la récolte du bois à l'année. La scie à chaîne a fait place à l'abatteuse-groupeuse et l'abatteuse multifonctionnelle. Ces équipements ont contribué à la mécanisation des opérations forestières. De nos jours, les travailleurs forestiers opèrent des équipements adaptés à tous les traitements de récolte, de la récolte par jardinage à la récolte totale. Les chevaux ont cédé leurs places aux débusqueuses et aux débardeuses qui complètent le travail des abatteuses en transportant jusqu'en bordure des chemins les arbres récoltés. Les ébrancheuses et les tronçonneuses façonnent maintenant les bois en bordure des routes de façon à maximiser la valeur des bois.

Au-delà des équipements, l'évolution se vit aussi dans l'approche de développement durable adoptée.



Chantier de construction 1987.



Plantation de peupliers hybrides après deux ans.

Consciente de sa dépendance envers les ressources forestières, l'entreprise a placé la durabilité au cœur de sa stratégie. Vers les années 1980, la mécanisation des opérations s'installe progressivement. La réforme forestière pousse l'industrie forestière à revoir les façons de faire afin d'assurer la protection des rives, des plans d'eau et le maintien du potentiel agricole. Domtar réalise ses premières expériences de récolte par jardinage et participe activement à l'acquisition de connaissances sur le ravage de cerfs de Virginie. Des partenariats avec des entrepreneurs forestiers spécialisés de la région se forment. Des plans d'aménagement de 25 ans, quinquennaux et annuels sont développés.

Au début des années 1990, Domtar s'intéresse aux arbres à croissance rapide et participe à un programme de recherche sur les plantations de peupliers hybrides qui atteignent, en 15 ans, un diamètre équivalent à un peuplier naturel âgé de 40 à 45 ans. Domtar y voit alors une opportunité de diversifier ses sources

d'approvisionnement et de diminuer la pression exercée sur nos forêts naturelles tout en contrôlant la qualité de la fibre. Elle met en place un programme de peupliers hybrides afin de dédier 5 % de ses propriétés en plantation. La première plantation de peupliers hybrides gérée par l'usine de Windsor est réalisée en 1997 à Sainte-Catherine-de-Hatley et a été récoltée en 2014. Au fil du temps, plusieurs recherches ont été réalisées afin d'accroître les connaissances et d'améliorer les méthodes de travail.

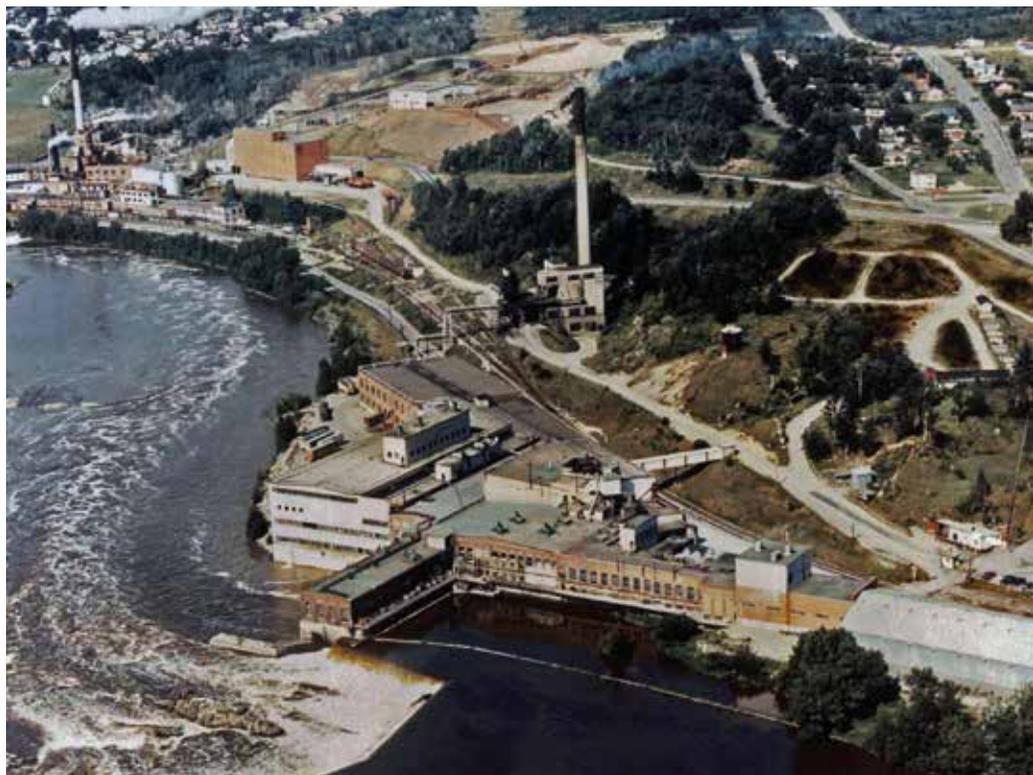
En 2001, Domtar prend l'engagement d'assurer une gestion durable de ses propriétés forestières privées en certifiant celles-ci à la norme environnementale ISO 14001. Quelques années plus tard s'ajoutaient les certifications forestières Forest Stewardship Council (FSC®) en 2005 et Sustainable Forestry Initiative (SFI®) en 2006. Ces trois certifications ont considérablement modifié les pratiques forestières sur les quelque 160 000 hectares de forêts privées de Domtar. La protection des espèces, la régénération et la biodiversité font désormais partie intégrante de la planification forestière.

En plus d'améliorer les pratiques forestières, d'accroître les communications avec les communautés et d'améliorer l'acceptabilité sociale des travaux d'aménagement, la certification a également permis à l'usine de Windsor d'ouvrir de nouveaux marchés pour ses produits certifiés.

REGARD VERS L'AVENIR

Au cours des dernières décennies, Domtar a grandi en respectant des normes strictes en matière de gestion forestière, de protection de la biodiversité et de conservation des ressources naturelles et en adaptant ses pratiques forestières pour répondre aux défis contemporains de conservation et de développement durable. L'entreprise poursuit ses investissements dans la recherche et le développement de technologies de pointe pour maximiser l'efficacité de ses opérations tout en minimisant son empreinte environnementale.

À travers son histoire, Domtar a contribué à la prospérité de plusieurs communautés forestières du Québec et tracé la voie vers un avenir prometteur pour les générations à venir.



Les ressources renouvelables de la nature sont la base de la croissance durable.

Près de 400 000 acres de terres forestières privées sont gérées de façon durable par les professionnels forestiers de l'usine Domtar de Windsor, au Québec. Grâce à nos meilleures pratiques et à une récolte avec précision de haute technologie, la forêt est à la fois une ressource durable pour la biodiversité de la région et pour les produits fabriqués dans notre usine voisine. Mais plutôt que de nous croire sur parole, demandez au Forest Stewardship Council® (FSC®), qui certifie notre gestion forestière depuis 2005.

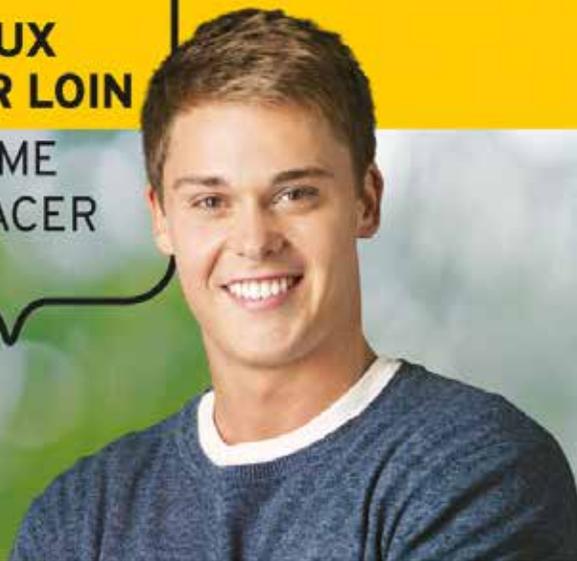
PÂTE.
PAPIER.
EMBALLAGE.



Depuis
1848

Enraciné dans l'avenir.

JE VEUX
ALLER LOIN
SANS ME
DÉPLACER



Découvrez nos microprogrammes de 2^e cycle

Agroforesterie

4 cours - 12 crédits (en classe ou à distance)

Changements climatiques

3 cours - 9 crédits (à distance)

Construction intégrée en bois

5 cours - 15 crédits (à distance)

Géomatique

5 cours - 15 crédits (en classe ou à distance)

www.ffgg.ulaval.ca/formation-distance



UNIVERSITÉ
LAVAL

Faculté de foresterie,
de géographie
et de géomatique



Fédération des
**producteurs
forestiers**
du Québec

L'action collective
au service des
producteurs forestiers
depuis 1970



Apprenez en davantage au
foretprivee.ca



**ALLONS
PÊCHER**

LA CARTE INTERACTIVE DES ACCÈS
AUX PLANS D'EAU DU QUÉBEC





CUISINIÈRE DANS LES CAMPS FORESTIERS: LA VIE DE YOLANDE TREMBLAY MORNEAU



Par Pascal Huot,
chercheur indépendant



et Mathieu Tremblay, muséologue

La jeune Yolande Tremblay, vers 1945.

(Crédit photo : collection privée Pauline Morneau.)

Parmi les métiers de service¹ dans les camps forestiers, le cook était de loin le plus important. Seul maître à bord de sa cookerie, la bonne ou mauvaise réputation d'un camp lui était généralement tributaire². « *Le jobber* tenait à garder ses bûcherons de bonne humeur et en forme. La réputation d'une bonne cuisine était importante. Le jobber qui avait un mauvais cook, un *bouilleux*, pouvait même avoir de la difficulté à recruter des hommes³. »

À la fin des années 1940, alors que l'ensemble des employés d'un chantier forestier au Saguenay sont masculins, la présence féminine⁴ est marquée par Yolande Tremblay Morneau, chargée de cuisiner pour ces gaillards.

Pour en comprendre davantage sur ce travail et cette manière de vivre en forêt, nous sommes allés la rencontrer⁵ dans son appartement de La Baie à Ville de Saguenay.

MONTER AU CHANTIER POUR TRAVAILLER À LA COOKERIE

Yolande Tremblay Morneau a appris le métier de cuisinière à l'âge de 18 ans, dans un chantier de bûcherons situé dans le secteur de Ferland-et-Boilleau⁶ et dirigé par son père, Arthur Tremblay. Pendant trois hivers, Yolande seconde sa mère, Élodie Gilbert, qui prépare, sur deux services, déjeuner et souper pour plus d'une soixantaine d'hommes. Sa mère souffrante, elle se retrouve à 22 ans l'unique cuisinière durant une saison. C'est ainsi qu'elle prendra la relève seule devant ses fourneaux. Son jeune frère vient l'aider à titre de *show boy* en allant chercher l'eau à

1 « Dans les métiers de service, il y avait le cuisinier et ses aides, le portageur, le limeur, le forgeron, l'homme d'écurie et le glaceur de chemins. Avant que les bûcherons se mettent à la tâche, le tireur de lignes, le marcheur et le plaqueur avaient aussi fait leur travail. » Jeanne Pomerleau, *Bûcherons, raftmen et draveurs. 1850-1960*, Québec, Éditions J.-C. Dupont, 1997, p. 68.

2 « Le cook ou cuisinier de chantier forestier est maître dans sa cuisine, qui est l'âme du camp. Car, si les bûcherons sont satisfaits de la nourriture, la bonne entente règne dans le camp. » Jeanne Pomerleau, *op. cit.*, p. 68.

3 BEAUDOIN, Raymonde, *La vie dans les camps de bûcherons au temps de la pitoune*, Québec, Les éditions du Septentrion, 2014, p. 47.

4 « Dès la construction de la cookerie achevée, le cook commençait à cuisiner. Habituellement, ce travail difficile était réservé aux hommes. Il arrivait que l'épouse ou les filles d'un *jobber* l'accompagnent et assument les fonctions du cook ». Raymonde Beaudoin, *op. cit.*, p. 47.

5 L'entrevue s'est déroulée en juin 2008, dans le cadre du projet de recherche de l'Inventaire des ressources ethnologiques du patrimoine immatériel (IREPI). Pour en savoir plus sur ce projet de recherche, voir Pascal HUOT et Mathieu TREMBLAY, « Pour un patrimoine autre », *La Quête*, no 103, juin 2008, p. 26. Projet IREPI, (Page consultée en septembre 2019), [En ligne]. <http://www.irepi.ulaval.ca/>.

6 « Cette petite municipalité du Saguenay-Lac-Saint-Jean est bornée au nord-est par Saint-Félix-d'Otis et à l'est, en partie, par Rivière-Éternité, à une trentaine de kilomètres au sud-est de La Baie. Les cantons de Ferland et de Boilleau, tous deux proclamés en 1916, ont cependant fait l'objet d'une exploitation forestière à compter des années 1880. » Commission de toponymie, *Noms et lieux du Québec. Dictionnaire illustré*, Québec, Les publications du Québec, 2006, p. 216.



Mariage de Yolande Tremblay et Fulgence Morneau à Saint-Alexis-de-Grande-Baie, le 29 juillet 1948.

(Crédit photo: collection privée Réal Morneau.)

la montagne et en chauffant le poêle à bois utilisé pour la cuisson des aliments.

Cette vie en forêt est régie par un horaire strict. Au lever, à 4 h, tout est mis en branle pour fournir le déjeuner aux hommes qui mangent dès 6 h. Le repas copieux comprend des rôties, du bacon, etc., et naturellement les *bines* (fèves au lard), afin que les hommes partent la panse bien remplie au chantier. Les bûcherons sont récompensés de leur labeur au retour, puisqu'un souper servi à 18 h 30 les attend. Les talents de la cuisinière doivent répondre aux attentes gustatives des hommes, car un seul menu est offert, variant entre ragoûts de poulet avec des boules de porc haché, du porc rôti avec des patates jaunes, des bouillies de légumes et, bien sûr, l'incontournable tourtière. Et, à

l'occasion, elle apprête des viandes de bois, généralement de l'orignal, du chevreuil et de la perdrix⁷. Très peu de poisson y est servi.

D'autre part, une variété de soupes, dont celles aux pois, au chou, aux gourganés et aux *barley*, sont offertes en alternance. En plus du pain fait sur place, un dessert accompagne inévitablement chaque repas : tartes et *chalandes* aux bleuets, aux fraises, au sucre, aux raisins, brioches, beignes aux patates, *slye*. « Des restants, y'en avait pas! », nous assure la cuisinière. Pour boire, eau, thé et café sont à l'honneur.

« Le cuisinier sera reconnu comme un bon cook s'il réussit bien son pain et ses fèves, disaient les travailleurs. D'ailleurs, selon eux, lorsqu'ils avaient des gaz intestinaux, plus l'odeur qui s'en dégagait était forte, meilleure était la renommée du cuisinier qui avait préparé les fèves au lard. »

Jeanne Pomerleau, *Bûcherons, raftmen et draveurs*. 1850-1960, Québec, Éditions J.-C. Dupont, 1997, page 68.

En plus de faire la cuisine, Yolande entretient le camp et traite la seule vache; ses journées sont longues puisqu'elles se terminent à 21 h⁸, et ce, sept jours sur sept durant plusieurs semaines sans revenir

⁷ Certains auteurs soulignent également cette particularité concernant les viandes de bois : « Du chevreuil, de l'orignal et du poisson s'ajoutaient quelquefois aux menus, même si, officiellement, cela était défendu par la loi. » Sylvain Gingras, *Québec. À l'époque des pionniers*, Saint-Raymond, É. A. Sylvain Gingras, 2010, p. 191.

⁸ « L'hiver, alors que le travail battait son plein, il était aussi le premier à se lever le matin pour chauffer le poêle et préparer le déjeuner. Le cuisinier était aussi le dernier à se coucher, vers 21 heures, après avoir tout remis en ordre pour le lendemain. » Sylvain Gingras, *op. cit.*, p. 192.

chez elle. « Nous autres, on partait pour un mois sans descendre », se rappelle M^{me} Tremblay Morneau. Le chantier est composé de deux bâtiments principaux : le camp qui sert de réfectoire et où se trouve la *cookerie* (ainsi qu'une chambre privée pour la *cook*), puis le dortoir où dorment les hommes. De plus, on retrouve sur le site une étable qui abrite la vache et les chevaux.

De concert avec les bûcherons qui déboursent pour se nourrir, la cuisinière choisit les repas à faire chaque semaine et prévoit toutes les provisions nécessaires à leur réalisation. La nourriture « est achetée en ville », à Port-Alfred, et est montée jusqu'au camp, où elle est conservée dans un abri à l'extérieur avec de gros cubes de glace. Les instruments de cuisine, composés de grands vaisseaux, marmites et chaudrons en fonte, sont lourds et exigeants à manipuler. À l'occasion, elle reçoit l'aide des hommes pour la confection des pâtisseries. C'est d'ailleurs dans ce chantier en 1947 qu'elle a rencontré Fulgence Morneau, originaire de Rimouski, qui est devenu par la suite son mari et avec lequel elle aura huit enfants.

LA TRANSMISSION D'UNE PASSION

Yolande Tremblay Morneau cesse de cuisiner au camp forestier lorsque son père se retire du chantier. Elle continue par la suite dans ce métier comme cuisinière jusqu'à l'âge de 82 ans, d'abord au Foyer St-Joseph, une résidence pour personnes âgées de La Baie, et ensuite pour l'association religieuse Les Filles d'Isabelle, toujours à La Baie, ainsi que pour les retraités de la compagnie Alcan.

Ayant appris en observant et en imitant sa mère, Yolande Tremblay Morneau a transmis ses connaissances culinaires à ses filles. Celles-ci perpétuent plusieurs recettes de tradition familiale et



Yolande Tremblay Morneau prépare la nourriture pour un organisme, février 1996.

(Crédit photos : collection privée Pauline Morneau.)

locale, notamment les beignes aux patates et la tourtière. À l'occasion, la dame pratique la cuisine avec ses petits-enfants, qui raffolent de la nourriture de leur grand-mère.

Née le 29 juillet 1925, Yolande Tremblay Morneau est décédée le 17 juillet 2009 à l'âge de 84 ans. Elle nous a offert ses souvenirs de sa vie dans les chantiers forestiers. La cuisine est pour elle l'histoire de toute une vie.

LEXIQUE DES CAMPS FORESTIERS

Barley: orge

Chaland: tarte qui n'est pas recouverte d'une pâte

Cook: cuisinier

Cookerie: cuisine

Show-boy (de l'anglais « *chore-boy* »): "il avait pour tâche de laver la vaisselle, de s'occuper de la propreté du camp principal en balayant et lavant le plancher, puis de pourvoir l'endroit en bois de chauffage et en eau potable. La nuit, c'est lui qui alimentait le poêle en bois. C'était généralement un jeune homme qui n'avait pas encore les capacités nécessaires pour bûcher, ou un vieux bûcheron pour qui le travail en forêt était devenu trop fatigant".

Slye: confiture cuite entre deux pâtes, le tout recouvert de crème fouettée

POUR EN SAVOIR PLUS...

... **sur l'industrie forestière** au Québec durant la période de la Seconde Guerre mondiale, voir le document visuel : Badgley F. (1940), *Le front forestier*, Office national du film du Canada, 20 min. (Page consultée en septembre 2019), [En ligne]. https://www.onf.ca/film/front_forestier/

... **sur la tourtière du Saguenay-Lac-Saint-Jean**, voir : Lemasson J.-P., « Tourtière du Lac-Saint-Jean », *Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française* (Page consultée en septembre 2019) [En ligne]. <http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-90/Tourti%C3%A8re%20du%20Lac-Saint-Jean#.XYZJn1VKjIU>

... **sur la fève des marais**, cette légumineuse emblématique de Charlevoix et du Saguenay-Lac-Saint-Jean, voir : Gauthier S. & Harvey C., « La gourgane : parcours culturel et gastronomique de la fève des marais », *Encyclopédie du patrimoine culturel de l'Amérique française* (Page consultée en septembre 2019) [En ligne]. http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-501/La_gourgane:_parcours_culturel_et_gastronomique_de_la_f%C3%A8ve_des_marais.html#.XYZILVVKjIU

BIBLIOGRAPHIE

Gingras, S. (2010), *Québec. À l'époque des pionniers*, Saint-Raymond, É. A. Sylvain Gingras.

Huot P. & Tremblay, M. (2009), « La cuisine d'une vie », *La Quête*, n° 112, mai 2009.

Pomerleau, J. (1997), *Bûcherons, raftmen et draveurs, 1850-1960*, Québec, Éditions J.-C. Dupont.

À PROPOS DES AUTEURS

Pascal Huot possède une maîtrise en ethnologie de l'Université Laval. Dans le cadre du projet d'Inventaire des ressources ethnologiques du patrimoine immatériel (IREPI), il a pris part aux recherches du Bas-Saint-Laurent et du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Chercheur indépendant, ses résultats de recherche ont paru dans divers journaux, magazines et revues, notamment dans *Rabaska*, *Ethnologues*, *Saguenaysia*, *L'Estuaire* et *Histoire Québec*. Il est également photographe de presse pour l'Agence QMI. En 2016, il a fait paraître *Ethnologue de terrain* aux Éditions Charlevoix.

Mathieu Tremblay est détenteur d'une maîtrise en ethnologie de l'Université Laval. Il a travaillé pour l'Inventaire des ressources ethnologiques du patrimoine immatériel (IREPI) au Saguenay-Lac-Saint-Jean en 2008. Ouvrant dans le domaine de la muséologie et du patrimoine depuis plusieurs années, il est nouvellement à l'emploi du Musée de Lachine à titre de muséologue.

SOURCE

Huot, P. & Tremblay M. (2020), « Cuisinière dans les camps forestiers : la vie de Yolande Tremblay Morneau », *Histoire Québec*, 26 (1-2). pp. 13-15.

NDLR : Merci à la Fédération Histoire Québec de nous avoir permis de publier cet article dans la revue *Histoires forestières du Québec*.

MERCI !

À NOS PARTENAIRES

Ressources naturelles
et Faune

Québec



UNIVERSITÉ
LAVAL

À NOS MEMBRES VAN BRUYSSSEL



Bureau de promotion des
produits du bois du Québec
(QWEB)



Jean-Claude
Mercier



Louis Campeau



Pierre J.H.
Richard



À NOS MEMBRES BIENFAITEURS



DOCUMENTAIRES

D^R BIERMANS, A TRUE STORY **ET *JE SUIS NÉ À BELGOVILLE***

LE SAUVETAGE DE LA PAPETIÈRE BELGO ET L'HISTOIRE D'UN ENTREPRENEUR PHILANTHROPE



Par Phyllis Leclerc,
rédactrice en chef, revue
Histoires forestières du Québec



et Véronique Coudé, coordonnatrice,
Société d'histoire forestière du Québec

En février 2024, la SHFQ a eu le plaisir d'organiser une causerie virtuelle avec M. Olivier Vandersleyen, cinéaste et documentariste belge spécialisé dans le patrimoine industriel et l'histoire d'anciennes usines. M. Vandersleyen est diplômé de l'INSAS à Bruxelles, sa carrière l'amène en France à FR3, sur les ondes de France Inter, France Culture et Sud Radio. Il est professeur de techniques et technologies à l'École nationale supérieure des arts visuels (ENSAV) de La Cambre, à Bruxelles, depuis 1979. Membre de la presse belge et européenne et du Conseil de l'Association de la Presse Internationale, il couvre en tant que caméraman pour les grandes chaînes de télévision, des événements tels que la chute du Mur de Berlin, la guerre en ex-Yougoslavie et le conflit

en Irlande du Nord. Il fournit des images à des grandes chaînes de télévision et finance ainsi ses propres films.

À titre de producteur et de réalisateur, M. Vandersleyen collabore à quelques courts métrages d'animation et réalise depuis 2010 des documentaires longs métrages sur le patrimoine industriel belge et son histoire ou sur l'archéologie. Il a fondé une maison de production, Widescreen, qui produit tous ses films. Il construit ces derniers à partir de recherches minutieuses, la narration s'étaye sur des faits avérés ou des documents qui les attestent.

En 2020, il a notamment réalisé et produit un documentaire reconstituant la vie du D^r Hubert Biermans, grand philanthrope,

connu au Québec notamment comme le sauveur de l'usine de pâtes et papiers Belgo à Shawinigan au début des années 1900. Le film intitulé *D^r Biermans, a true story* raconte de façon rigoureuse et bien illustrée le parcours de ce bâtisseur hors du commun.

En 2019, Olivier Vandersleyen est alors en voyage au Québec. Durant une visite de la Cité de l'énergie à Shawinigan, il fait la rencontre d'un guide interprète, Renald Bordeleau. Source intarissable de l'histoire locale, ce dernier fait l'éloge d'une période faste et glorieuse de cette région du centre du Québec. La Belgo est une histoire en soi et le cinéaste, fasciné par le cheminement et le destin de Biermans, décide d'en faire un documentaire.



Olivier Vandersleyen, cinéaste et documentariste belge spécialisé dans le patrimoine industriel et l'histoire d'anciennes usines.

Lors de la causerie de février dernier, M. Vandersleyen a répondu avec entrain aux questions soulevées par les participants en donnant de nouvelles informations ou des détails additionnels qu'on ne retrouve pas dans les deux films. L'heure passée en sa compagnie fut des plus intéressantes. La causerie peut toujours être visionnée à partir de la chaîne youtube de la société d'histoire : [Causerie disponible sur notre chaîne YouTube.](#)

NAISSANCE D'UNE ENTREPRENEUR...

Fils de boulanger, Hubert Biermans naît en 1864 dans un petit village des Pays-Bas situé aux limites de la Belgique. Orphelin dès son jeune âge, il quitte les bancs d'école vers 14 ans. Jeune garçon entreprenant, il rencontre Fernand Lapôte, ingénieur et homme d'affaires belge, qui l'engage dans la l'industrie des chemins de fer comme manœuvre. Il deviendra plus tard son gendre en épousant sa fille, Berthe Lapôte.

Son périple ferroviaire l'amène dans plusieurs pays d'Europe, puis au Congo au service d'un autre homme d'affaires belge, Albert Thys, pour la construction du chemin de fer

Matadi-Léopoldville. Pendant la construction qui aura pris huit ans (1890-1898) et dans des conditions de travail difficiles, il aura gravi tous les échelons de cette industrie, établi un bon réseau de contacts et acquis une solide réputation.

À Shawinigan, au début du XX^e siècle, des investisseurs belges construisent une usine de pâtes à papier, la Belgo. De nombreux facteurs favorisent l'implantation de ce genre d'usine dans ce secteur, notamment l'abondance de la matière ligneuse, la navigabilité du Saint-Maurice pour le transport du bois, la présence du chemin de fer de même que la puissance des centrales électriques de la Shawinigan Water and Power. Mais les investisseurs sont inquiets, appréhendent la faillite et pensent à liquider l'affaire...

Un certain Ferdinand Van Bruyssel, consul de Belgique au Canada entre 1885 et 1894, estime qu'il serait nécessaire d'évaluer la situation de l'usine Belgo. Il fait une demande à Albert Thys, également bras droit de Léopold II, roi des Belges, qui

délègue Biermans au Canada pour lui faire état de la situation. Flairant la bonne affaire et plutôt que de mettre fin au projet, Biermans y voit l'opportunité de continuer les opérations de l'usine et investit dans l'entreprise.

À titre de directeur de l'usine, il prendra la décision de transformer la pâte en papier dans cette usine pour approvisionner le Nord-Est des États-Unis, le marché du papier étant plus lucratif que celui de la pâte. Il devient un riche homme d'affaires.

... ET D'UN PHILANTHROPE

C'est la naissance d'une ville et d'un philanthrope. Biermans travaille inlassablement à l'usine mais il est aussi très sensible aux conditions de travail et de vie des ouvriers pour que ces derniers travaillent mieux. Il crée Belgoville pour les loger et fait venir de la main d'œuvre spécialisée de l'Europe pour encadrer et épauler les travailleurs de l'usine.

Dans son documentaire, le cinéaste donne la parole à des historiens ainsi



La Belgo vers 1920.
Source : Cité de l'énergie

qu'à d'anciens employés de la Belgo. Ces derniers décrivent avec plaisir leur quotidien de travailleurs à l'usine. M. Vandersleyen s'entretient également avec l'ancien premier ministre du Canada, Jean Chrétien pour lequel le cinéaste a consacré une grande partie de son court métrage *Je suis né à Belgoville*. Jean Chrétien rappelle que son père a été l'un des premiers ouvriers de la Belgo et que tous ses frères et sœurs y ont travaillé, leur permettant notamment de gagner de l'argent pour payer leurs études.

Biermans vend la Belgo en 1926 et retourne vivre en Europe. Il reviendra toutefois au Québec pour éviter les affres de la Seconde Guerre mondiale. Sans héritier, il distribue son argent pour la construction d'écoles, d'hôpitaux et de maisons de retraite. Au Canada seulement, il a investi une somme de quatre millions de dollars. On trouve notamment le pavillon de résidences d'étudiants Biermans-Moreault de l'Université Laval à Québec ainsi que la résidence Biermans pour couples âgés à Montréal, devenue par la suite le CHSLD Jean-Hubert-Biermans ainsi que d'autres bâtiments.

Avec sa femme, il crée en 1924 la Fondation Biermans-Lapôte qui permettra de construire l'une des premières résidences de la Cité universitaire de Paris. Cette dernière héberge chaque année près de 500 personnes, principalement des étudiants belges et luxembourgeois. Il acquiert également différentes résidences en Europe et fait don de certaines, notamment au prince de Monaco.

L'Université Laval et l'Université de Louvain en Belgique l'auront honoré en lui remettant un doctorat *honoris causa* avant la fin de sa vie. Il est mort à Monaco en 1953 à

l'âge de 88 ans. En avance sur son époque, il sera resté humble, près des gens et généreux tout au long de sa

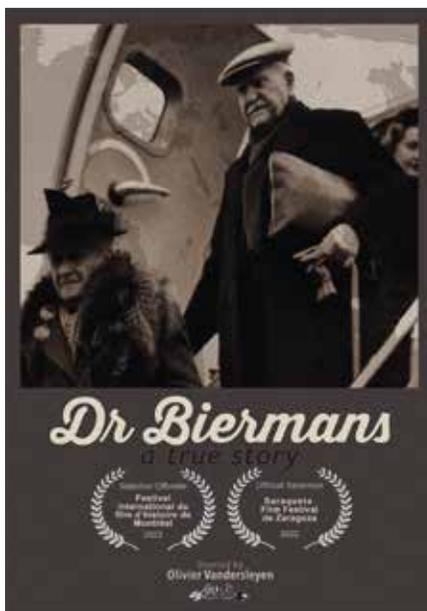


vie.

Hubert Biermans recevant son doctorat honorifique de l'Université Laval en 1949.

Source : *Dr Biermans, a true story*

La Belgo aura été en opération pendant plus de cent ans et a fermé définitivement ses portes en janvier 2008. Il est toujours possible de louer à faible coût les documentaires d'Olivier Vandersleyen pour visionnement en suivant les liens



suivants :

Dr Biermans, a true story

Sélection du Festival international du film d'histoire de Montréal en 2022 (70 minutes)

<https://www.widescreen.be/biermans-fr.html>



Je suis né à Belgoville

(22 minutes)

<https://www.widescreen.be/belgoville%2C-born---bred-fr.html>

HENRI-GUSTAVE JOLY DE LOTBINIÈRE (1829-1908)

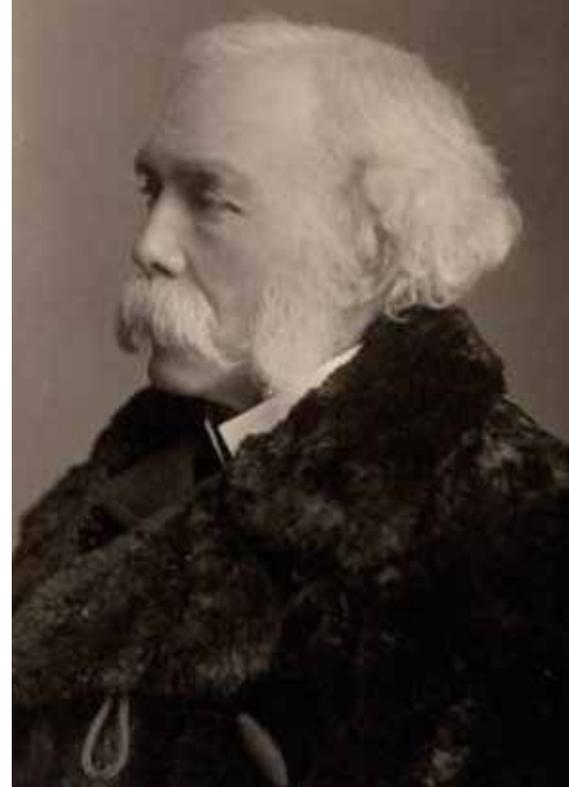


Photo : BANQ Québec- Fonds J.E. Livernois



Par Pierre Mathieu, B. Sc. appliquées, option génie forestier et MGP, président de la Société d'histoire forestière du Québec



Nancy Gélinas, récipiendaire de la « Distinction Henri-Gustave-Joly-de-Lotbinière » en 2023.

Photo : Julie Ferland, Université Laval

Depuis 1996, lors du congrès annuel, l'Ordre des ingénieurs forestiers du Québec décerne la « Distinction Henri-Gustave-Joly-de-Lotbinière » à une personne extérieure à la profession dont les actions auront fait progresser la cause forestière et contribué à l'avancement et au rayonnement de la profession. En 2023, cette distinction a été remise à M^{me} Nancy Gélinas, doyenne de la Faculté de foresterie, de géographie et de géomatique de l'Université Laval depuis 2020. M^{me} Gélinas est également membre du conseil d'administration de la Société d'histoire forestière du Québec dont elle a été secrétaire-trésorière en 2023-2024.

POURQUOI HENRI-GUSTAVE JOLY DE LOTBINIÈRE ?

BREF PORTRAIT DE CE PERSONNAGE FASCINANT, AMOUREUX DES ARBRES ET DE LA FORÊT

Henri-Gustave Joly (appelé **Joly de Lotbinière** à partir de 1888¹), fils de Gustave Joly et de Julie-Christine Chartier de Lotbinière, est né en 1829 à Épernay en France et mort

en 1908 à Québec après une brillante carrière comme avocat et homme politique. Il fut brièvement premier ministre du Québec² de mars 1878 à octobre 1879 et premier protestant à exercer cette fonction.

Sa mère, Julie-Christine Chartier de Lotbinière (1810-1887), est une noble canadienne-française avec des origines américaines. En 1822, un héritage lui permet de devenir seigneuresse de Lotbinière.

¹ En 1887, à la suite du décès de sa mère, Julie-Christine Chartier de Lotbinière, il obtint en 1888 le droit légal d'ajouter « de Lotbinière » à son nom de famille.

² Premiers ministres du Québec

Jeune adulte, Henri-Gustave voyage avec son père sur les chantiers forestiers de leur seigneurie. Cultivé, discipliné, ce personnage de prestige s'intéresse aux sciences, à la bourse, à la sylviculture et, curieusement, à la photographie qui en est à ses débuts au milieu des années 1850. En 1860, sa mère lui cède ses droits de propriété sur la seigneurie. Celui-ci y installe alors sa famille, fait construire un manoir à Pointe Platon et un quai pour recevoir les bateaux à vapeur. Il plaide en faveur du chemin de fer. Sous son impulsion, Lotbinière devient un centre important de production de bois scié.

L'amour des arbres et la conservation des forêts vont guider toute la vie du seigneur Henri-Gustave. Rapidement, le développement de la forêt prend une nouvelle tournure. C'est un visionnaire qui gère sa forêt dans le

sens du développement durable. Il dénonce le pillage éhonté des terres publiques et rappelle sans cesse la nécessité de légiférer pour les générations futures.

Henri-Gustave Joly de Lotbinière a eu une longue carrière politique tumultueuse au sein du Parti libéral à Québec (1867-1885) et à Ottawa (1861-1874). De 1900 à 1906, il fut, étonnamment, lieutenant-gouverneur de la Colombie-Britannique.

Homme politique influent, il est à l'origine du réseau des parcs naturels québécois (1895) et de la fête des arbres en mai (1883). Il est considéré comme le père de l'arboriculture au Canada.

En 1967, dans la foulée de la fin du régime seigneurial, le gouvernement du Québec exproprie la seigneurie de Lotbinière et le domaine à

Edmond Joly de Lotbinière. Le domaine tombe entre les mains de plusieurs ministères et est ouvert au public à partir de 1984. En 1998, il est cédé à la fondation du Domaine Joly-De Lotbinière. Le domaine et le manoir ont été classés simultanément [site patrimonial et immeuble patrimonial](#) en 1999. Le domaine a été désigné lieu historique national du Canada en 2003.

Le **Domaine Joly-De-Lotbinière** est aujourd'hui un parc-jardin de style pittoresque situé à Sainte-Croix sur le bord du fleuve Saint-Laurent. Le site comprend 12 bâtiments anciens et 11 jardins thématiques présentant plus de 2 300 variétés de végétaux. Des arbres centenaires, dont de remarquables noyers noirs, et de beaux jardins vous attendent pour y vivre des moments mémorables seul ou en famille.



AGENCE DE COMMUNICATION

**Rigueur, engagement
et bonne humeur !**

Coordination marketing, gestion événementielle et design graphique

Marie-Josée Houde, Directrice

418 931-1166 | mjhoude@imaginemj.com | www.imaginemj.com
3000, rue Alexandra, suite 302, Québec Qc G1E 7C8

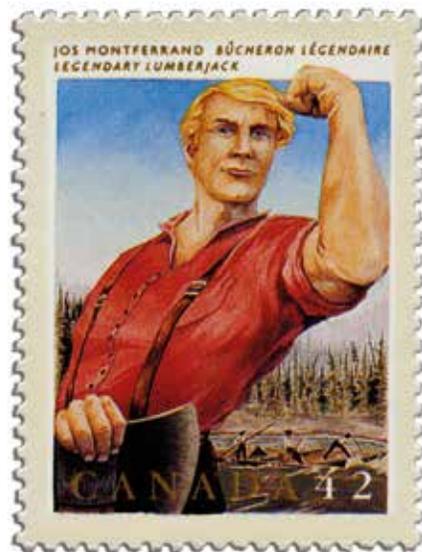
JOSEPH VOYAGEUR

Par Isabelle Regout et Alexandre Pampalon, Maison des Cageux du fleuve Saint-Laurent

Joseph Montferrand dit Favre (1802-1864), mieux connu sous le nom de Jos Montferrand, pourrait avoir sa statuare sur la façade du Parlement de Québec. De son vivant, Montferrand apparaît pour beaucoup comme le premier héros de notre histoire. C'est la figure centrale de l'ère des cageux (raftsmen) dont l'intérêt s'est développé outre-frontières avec le romantisme.

MONTFERRAND, « ROI DES CAGEUX »

Reconnu pour ses prouesses physiques et les légendes qui l'entourent, Jos Montferrand est une figure emblématique reliée à la vie des chantiers forestiers d'autrefois et est aussi étroitement associée à la navigation des radeaux.



Timbre de Postes Canada à l'effigie de Jos Montferrand, 8 septembre 1992, référence R169-5/vol. 5, collection de la Bibliothèque et Archives Canada, Mikán 2266335.



Timbre de Postes Canada à l'effigie des *Raftsmen du Québec*, 7 septembre 1993, référence 1494a, par Ashton-Potter Limited, Ralph Tibbles, Allan Cormack et Deborah Drew-Brook, collection du Musée canadien de l'histoire.

À l'âge de 21 ans, il devient voyageur au service de la Compagnie de la Baie d'Hudson, mais le virage de l'économie bas-canadienne au tournant du XIX^e siècle est bel et bien amorcé. Le bois équarri mesuré en bout carré de 2' - 3' et en longueur de 40' - 60' prend la place de la fourrure comme principal produit d'exportation. Découlant du blocus continental de 1806, la vallée de l'Outaouais devient la plaque tournante de l'industrie forestière en Amérique du Nord qui alimente le marché britannique en bois naval et commercial.

Durant cette période de grande mouvance du bois carré, Montferrand débute chez Joseph Moore, qui exploite des pinèdes à la rivière du Nord, avant d'offrir ses services aux marchands de bois Baxter Bowman et Allan Gilmour du côté de la rivière des Outaouais [DBC/biographi.ca]. Chaque automne, Montferrand quitte

Montréal pour conduire une équipe en Outaouais, où l'on s'adonne à la coupe du bois durant l'hiver, et dès le printemps, les bois équarris sont « encagés » pour mener la précieuse marchandise jusqu'au port de Québec. Figurons-nous que les billes sont alignées en radeaux, puis réunis par centaines pour former un train de bois appelé « cage ». Le pin blanc qui flotte naturellement est une essence prisée qui atteint des dimensions colossales.

Sous la direction du maître de cage secondé par des pilotes expérimentés, chaque équipage tire parti des courants fluviaux et des vents pour mouvoir cette flottille de 7000 tonnes à travers mille et une difficultés. En 1864, le respecté Joseph-Charles Taché explique qu'« une cage contient jusqu'à 2500 plançons et couvre plusieurs arpents [carrés] de superficie ».

Montferrand transcende et participe à la fois au spectacle pittoresque des cages géantes sortant des forêts en Outaouais, descendant le fleuve et émerveillant au passage les riverains pendant plus d'un siècle. Si nous devons l'imaginer aujourd'hui, Montferrand connaît bien ces cages qui défilent sans interruption, les unes à la suite des autres depuis le mois de mai jusqu'au mois d'octobre, offrant au Saint-Laurent une animation si singulière.

Ayant l'avantage de savoir lire et écrire, en plus d'être doté d'une force redoutable, Montferrand déjà tenu en estime devient contremaître de chantier et guide de cages dès 1825. Ci-contre, l'œuvre d'Henri Julien qui représente notre héros debout à l'avant de son train de bois carré serait son portrait le plus fidèle, raconte Anson A. Gard (1906).

Ses fonctions l'amènent à commander avec fermeté une équipe d'environ 80 cageux. Arthur Buies (1889) qualifie ces fils de la forêt de *desperado*, mais il faut beaucoup de métier pour contrôler l'immense plateforme flottante de 500 m sur 60 m, la désarticuler en radeaux à l'approche de rapides ou s'engager avec habileté dans le glissoir *Hull Slide* pour contourner les chutes des Chaudières, parcourir 250 miles marins et risquer le tout lors de tempête au lac Saint-Pierre avant d'atteindre Québec. Vers 1857, âgé de 55 ans, il se retire dans sa propriété de la rue Sanguinet, à Montréal, alors que ce couplet résonne encore dans les chantiers :

« **La chanson que je chante
a été composée
Par un coureur des bois sur
la rivière Ottawa
Sur une cage de bois carré
en partance pour Québec
Dont Jos Montferrand
donnait le commandement. »**

Chanson inventoriée par Madeleine Béland dans *Chansons de voyageurs, coureurs des bois et forestiers*

EMPREINTES MYTHIQUES

Dans la perspective de notre patrimoine industriel forestier, on doit donner le droit de cité à une main-d'œuvre expérimentée. Le métier de cageux a généré des personnages extraordinaires qui ont inspiré de nombreuses légendes comme *La Chasse-galerie* d'Honoré Beaugrand.



Joe Mofero, illustration d'Henri Julien parue dans *Pioneers of the Upper Ottawa and the humors of the valley*, de GARD, Anson Albert, 1906, 390 p.

Se rapportant autant au symbole qu'à la réalité, la légende de Montferrand est, elle aussi, arrimée à l'ère séculaire de nos marins atypiques, les cageux. Ce « coq du faubourg Saint-Laurent » est renommé pour sa force musculaire.

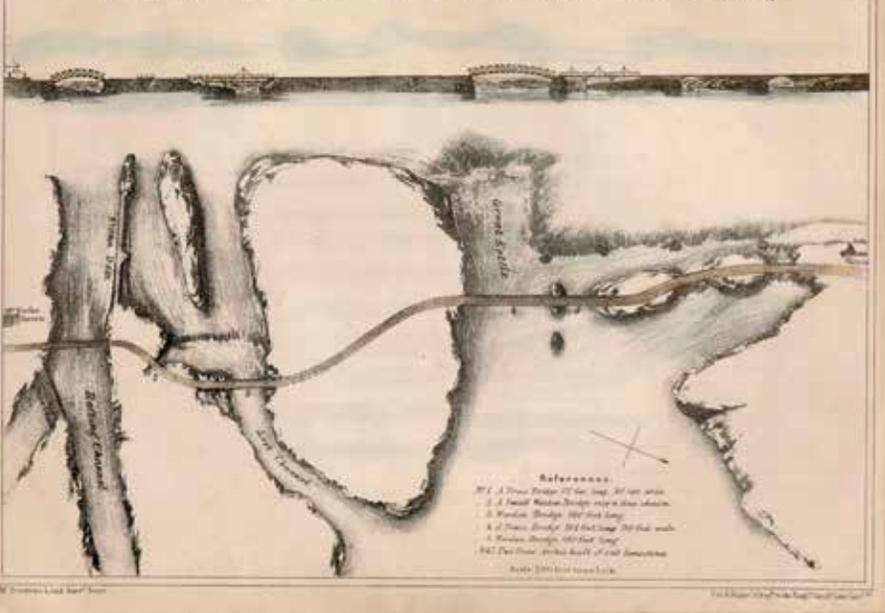
On lui attribue des combats victorieux contre de nombreux adversaires anglais, irlandais et écossais, le lever de la charrue à bout de bras d'une seule main et la capacité d'estampiller le plafond des auberges avec son talon après une culbute. Ces exploits – réels, inventés ou attribués à tort – sont grossis au fil de leur transmission dans toutes les chaumières. Les traits du légendaire Montferrand correspondent moins à l'individu réel qu'aux valeurs et aux aspirations de ceux qui l'adulent, car il constitue une sorte de rempart aux menaces ressenties par la société canadienne-française du XIX^e siècle [MCCQ et CPCQ].

Un autre exploit soufflé par la tradition veut qu'au début d'une bagarre, Jos Montferrand a fait s'écrouler d'un coup de pied donné au plafond une maison où des belligérants, les *Shiners*, se cachaient. La secousse aurait fait trembler puissamment le sol et les murs de l'immeuble !

Mais son plus grand fait d'armes se serait déroulé en 1829 où il se bat seul contre 150 fiers-à-bras sur le pont Union (aujourd'hui le pont des Chaudières) qui reliait Bytown (Ottawa) à Wright's Town (Gatineau), comme illustré sur le plan de John Burrows.



Boîte à cigares, modèle *Joe Montferrand*, artisan Adam Beck, date inconnue, collection du Musée canadien de l'histoire.



Plan and Elevation of the Union Bridges - Ottawa River near the Falls of Chaudière in 1827, estampe de John Burrows, collection de la Bibliothèque et Archives du Canada, Mikan 2934254.

Vers 1866, Wilfrid Laurier est le premier à fixer sur la page le héros populaire qu'est Jos Montferrand, suivi d'André-Napoléon Montpetit et de Benjamin Sulte. Au XX^e siècle, le folklore hérité s'actualise par le théâtre et la chanson, par exemple avec le *Jos Monfarleau* de La Bolduc et le *Jos Montferrand* de Gilles Vigneault.

La vitalité de la mémoire portée à Montferrand est exceptionnelle. C'est donc à juste titre qu'en octobre 2023, Jos Montferrand a été désigné personnage historique par le ministre de la Culture et des Communications du Québec.

La Société d'histoire forestière du Québec (SHFQ) a pris une part active à la proposition d'origine qui a requis le concours de la Maison des Cageux du fleuve Saint-Laurent, principale instigatrice, et de la Société d'histoire de l'Outaouais (SHO).



Jos Montferrand, par Henri Julien, illustration de faux-titre placée avant même la page de titre du livre Histoire de Jos. Montferrand, l'athlète canadien, de Benjamin Sulte, 1899, 134 p., collection de la Maison des Cageux.

« **Homme plus fort plus grand que nature**
Les légendes alimentent l'héritage de ses pâtures
Juchée sur le Cap Diamant on retrouve la mémoire
De Jos Montferrand au sommet de sa gloire »

Poème de Alexandre Pampalon

MONTFERRAND À LA WALT DISNEY

Diffusée dans la vallée du Saint-Laurent et les forêts d'est en ouest du Canada actuel, la légende de Montferrand suit les migrations des Canadiens français en Nouvelle-Angleterre dans les années 1870, atteignant les chantiers de bois du Midwest américain. Sa légende traverse la frontière du Maine, du Michigan et du Wisconsin, chez qui on reconnaît le nom du héros malgré des déformations linguistiques évidentes : Big Joe, Mouffron, Mouffreau, Mufferaw, Maufree, Muffaw, Mufraw, Montferrat et Murphraw.



Il s'enleva d'un vigoureux coup de jarret, et marqua les clous de sa botte sur le plafond.

Marquer du talon de sa botte le plafond des salles, par Henri Julien, illustration publiée à la page 14 du livre Histoire de Jos. Montferrand, l'athlète canadien, de Benjamin Sulte, 1899, 134 p., collection de la Maison des Cageux.

Alors que « Montferrand dont le seul nom suffit au Canada à faire dresser toutes les oreilles, et dont les hauts faits commandent toujours l'attention » comme en rend compte Médéric Lanctôt (1868), du côté de l'Oncle Sam, la silhouette onirique de Paul Bunyan s'impose graduellement dans le folklore américain.

Des forts-en-thèmes tels G. Monteiro et J.J. Connor évoquent que la création et le développement des caractéristiques principales de la personnalité de Paul Bunyan sont calqués sur celles de Jos Montferrand.

Nous nous sommes donc investis à comparer les héros canadien Jos Montferrand et américain Paul Bunyan en prenant pour perspective le court-métrage de 17 minutes réalisé en 1958 par *Walt Disney*

Productions et disponible en ligne <https://urlz.fr/qanC>.

Les deux rivaux vont se présenter à un grand concours : « Paul Bunyan and Joe Muffaw will have a timber cutting contest to settle their argument ». Malgré le chauvinisme américain, notre Jos représenté comme un étranger gringalet remporte ce combat épique. Notre héros se transmue ici en disciple du progrès : *Man vs Machine*. Les voilà devant l'inéluctable, notre illustre Jos surplombe l'horizon de l'histoire comme un mât de beaupré à la proue !

« **Jos Montferrand est la toile de fond faisant lien avec cette mondialisation**
Devient l'ancrage de notre histoire
Représentant tout espoir »

Poème de Alexandre Pampalon



Au service de la profession depuis près de 40 ans !

groupe-ddm.com

825, rue Raoul-Jobin
Québec (Québec) CANADA G1N 1S6
Téléphone : 418 877-5252
Télécopieur : 418 877-6763

- Environnement
- Études économiques
- Foresterie
- Génie civil
- Géomatique et technologie de l'information
- International
- Planification stratégique
- Urbanisme et aménagement du territoire

Experts-conseils depuis 1987

Certifié ISO 9001:2015



- Plans d'aménagement multiressources
- Évaluation forestière
- Plans et devis de déboisement
- Supervision de travaux
- Études d'impacts
- Voirie forestière
- Foresterie urbaine
- Énergie, mines, forêts et environnement (travaux professionnels, entrepreneuriaux, génie civil)
- Relevés au drone (volumétrie, modélisation)
- Opérations forestières
- Inventaire écoforestier et faunique
- Photo-interprétation écoforestière
- Conception et planification de routes forestières et minières

ENSEMBLE POUR DÉVELOPPER
ENVIRONNEMENT – FORESTERIE
TRAVAUX CIVILS – CONSTRUCTION



www.desfor.com • 1-888-798-3981 • info@desfor.com

Fabriquer le meilleur bois d'oeuvre au monde, grâce au meilleur monde !

Depuis 1958 !

Saint-Pamphile



Amos



Québec



Contact

418-871-2626

info@materiauxblanchet.ca

 @materiauxblanchet



**Matériaux
Blanchet**

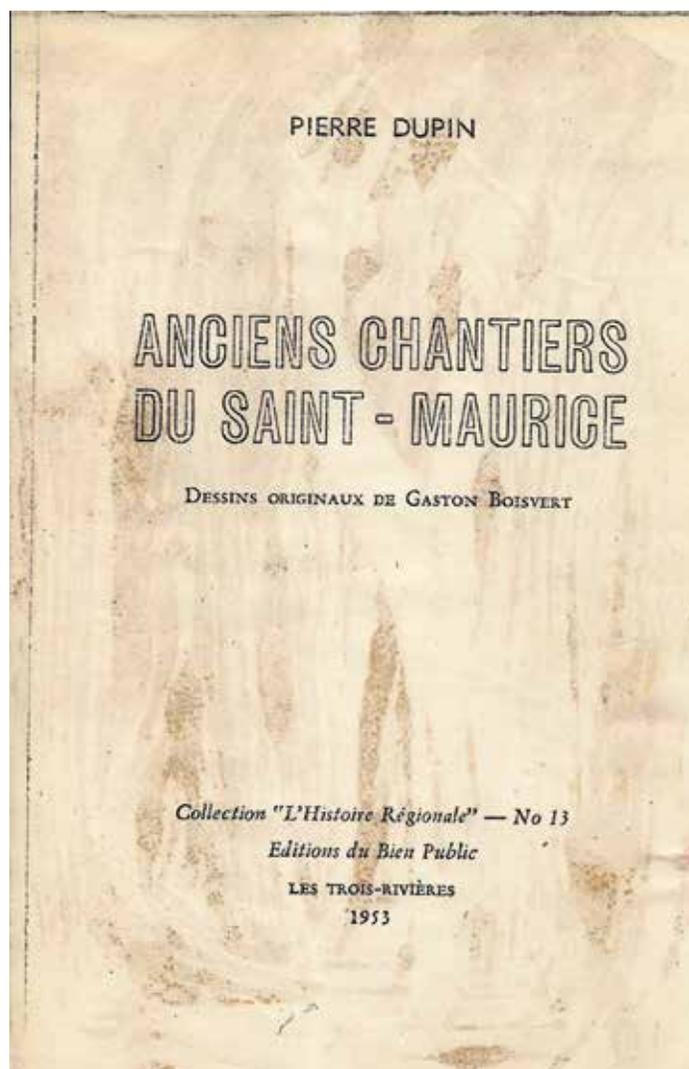
LE MOULIN DES AMÉRICAINS AUX TROIS-RIVIÈRES

Michèle Anctil, ayant travaillé plus de trente ans à la division forestière Saint-Maurice de la compagnie Consolidated-Bathurst à Grand-Mère, fille de Léopold Anctil, ingénieur forestier ayant oeuvré une soixantaine d'années à cette même usine, a confié récemment à la Société plusieurs documents d'intérêt historique datant de 1903 à 1962. Dans la collection de Léopold Anctil se trouve le livre *Anciens chantiers du Saint-Maurice* de Pierre Dupin, publié initialement en 1935. Dans la réédition de 1953, l'auteur a ajouté différentes annexes, dont « Le moulin des Américains aux Trois-Rivières ». L'ensemble de la collection Léopold Anctil sera bientôt numérisé et disponible sur le site Internet de la Société d'histoire forestière du Québec.



Léopold Anctil et sa fille Michèle à la pêche vers 1962 au dépôt Cyprès près de Saint-Michel-des-Saints.

Source : Michèle Anctil



NOTE PRÉLIMINAIRE

La première édition des *Anciens Chantiers du Saint-Maurice* de Pierre Dupin a été publiée dans la collection des *Pages Trifluviennes* en 1935. C'est un des ouvrages de cette série qui a connu le plus de succès. Écrit de façon alerte, parsemé de tableaux bien vivants, il tient à la fois du reportage et du documentaire et renferme une foule de renseignements inédits sur les chantiers d'il y a soixante-quinze ans.

À l'époque où ces articles ont été rédigés, ils traitaient encore d'un sujet d'actualité. Aujourd'hui, ils appartiennent à l'histoire.

Les lecteurs, espérons-le, ne manqueront pas de trouver intéressante la comparaison entre les méthodes de travail en usage dans les chantiers du Saint-Maurice en 1875, telles que décrites par Pierre Dupin, et les méthodes modernes.

Les éditeurs

LE MOULIN DES AMÉRICAINS AUX TROIS-RIVIÈRES

L'article suivant est extrait du journal *Le Bien Public* et a été rédigé par M. l'abbé Téléphore Giroux en 1925.

UNE DISPARITION...

Les journaux de la ville annonçaient, il y a quelques semaines, que l'*International Paper*, en vue d'obtenir plus d'espace pour les besoins de sa grande usine, avait commencé la démolition du moulin à scie de la Saint-Maurice Lumber, avec l'intention de le reconstruire au Cap-de-la-Madeleine, près du pont, l'hiver prochain.

Cette nouvelle n'a pas dû dire grand chose aux nouveaux venus dans notre cité, qui n'y ont vu, sans doute, qu'un plus grand développement de l'industrie du papier; mais les vieux citoyens, et surtout les nombreux ouvriers qui y trouvèrent leur vie pendant cinquante ans, ont dû apprendre avec la mélancolie que l'on éprouve à la disparition d'un visage connu, au changement d'un paysage familier.

En effet, de mémoire d'homme, il y a toujours eu un moulin à cet endroit depuis soixante-quinze ans. Depuis 1854, la haute cheminée du moulin des Américains dresse sa maigre silhouette sur ce quartier autrefois désert, (surpeuplé aujourd'hui), et qui s'étend depuis la rue St-François-Xavier jusqu'au Saint-Maurice.

NORCROSS ET PHILIPS

Le premier moulin, bâti à l'entrée du Saint-Maurice, fut celui de Norcross et Philips, qui avaient acheté des limites à bois dans le Saint-Maurice en 1852. Les propriétaires avaient sans doute été séduits par le site idéal de la pointe sur laquelle ils construisirent la scierie, au confluent des deux rivières, dont l'une charriait

les billots au moulin, tandis que l'autre amenait les navires qui transportaient le bois scié dans toutes les parties du monde.

Le moulin ne paraît pas avoir commencé ses opérations avant le printemps de 1854; car une note, parue dans le "Canadien" de Québec et relatant les nombreux naufrages arrivés dans les premiers jours de décembre 1853, mentionne une barge coulée dans le lac St-Pierre, et portant sur son pont une machine destinée au moulin en construction aux Trois-Rivières. Norcross s'occupait de faire les chantiers et de surveiller le fonctionnement du moulin; Philips, qui était riche personnellement, finançait les affaires de la Compagnie. Ce dernier périt tragiquement dans l'incendie du bateau à vapeur "Le Montréal", et sa mort amena la ruine financière de la Société, qui, après deux ans d'opérations, tomba en faillite, sans doute parce que privée de la coopération financière de son Directeur.

La Banque de Montréal, bailleresse de fonds pour un fort montant, prit la propriété en garantie de sa créance; elle la garda six ans avant de pouvoir trouver un acquéreur.

J.-B. WARD

Ce fut J.-B. Ward, propriétaire d'un petit moulin à scie à Maskinongé, qui vint aux Trois-Rivières exercer son négoce sur une plus grande échelle. Il loua le moulin pour cinq ans, avec droit d'option, stipulant que le loyer annuel serait déduit, encas d'achat, du prix à payer.

L'exploitation ne fut pas heureuse. M. Ward perdit du bois par la crue des eaux et le manque d'estacades suffisantes sur le Saint-Maurice. Dans ce temps-là, on ne songeait pas, faute de moyens suffisants, à régulariser le débit de cette rivière par un immense barrage comme on le fait aujourd'hui; il fallait compter avec les eaux du Nord, qui transformaient la rivière en rapides, emportaient les estacades et les billots, ruinant ainsi tout le travail de l'hiver. Aussi, après quelques années d'opérations peu fructueuses, Ward abandonna les affaires.

Deux Américains, Stoddard et Farnham, étaient alors en quête d'un moulin. Flairant une bonne affaire, J.-B. Ward s'aboucha avec eux; puis, dans l'intervalle des négociations, il acheta le moulin Norcross et Philips de la Banque de Montréal et le revendit aussitôt aux deux Américains, réalisant un bénéfice net de cinquante mille dollars. Ce fut sa meilleure transaction. J.-B. Ward s'en alla demeurer à Montréal, où il continua le commerce de bois.

STODDARD ET FARNHAM

Stoddard et Farnham paraissent avoir été en possession du moulin et des limites dès 1867, bien que la Compagnie n'ait été incorporée qu'en 1869, en vertu d'un bill présenté à la Législature par M. Dumoulin, alors député des Trois-Rivières. Un rapport de l'agent des Terres de la Couronne note que M. Stoddard a fait couper, en 1868, 45 000 billots de pin.

	BILLOTS DE PIN	BILLOTS D'ÉPINETTE
GEORGES BAPTIST	79 088	
B.-B HALL	59 766	
W. STODDARD	45 000	
S. QUINN	37 000	
HUNTERSTOWN LUMBER CO	27 698	
JOHN BROSTER	18 000	
J.-K. WOOD (SAINT-MAURICE)	10 855	
J.-K. WOOD (NICOLET)	26 300	
H. ATKINSON & CO	5 442	16 879
G.-A. GOUIN	2 527	4 470
PRICE BROTHERS	1 423	2 357
P.-H GRANDVOIS	807	22 852
QUIGGIN & GRAVES	666	1 967
A. VINCENT	146	618
J.O. MÉTHOD		9 831
TOTAL DES BILLOTS	317 341	63 631

On peut se demander, où allait tout ce bois coupé dans la région du Saint-Maurice ? A l'exception de Stoddard et Farnham qui avaient leur moulin la plupart des marchands de bois vendaient leur production à des marchands de Québec, qui l'expédiaient à l'étranger.

Tous les billots flottés sur les « Chenaux », comme on appelait alors le Saint-Maurice, entraient dans les estacades qui les retenaient prisonniers entre l'île Saint-Christophe et l'île Saint-Quentin. C'est là que se faisait le triage des billots qu'on mettait en « cage », et qu'on expédiait ensuite à Québec ou aux différentes scieries.

Le gouvernement d'Ottawa se chargeait d'entretenir les estacades et de faire le triage des billots moyennant une certaine redevance payée à tant la bille. Ce mode ne donnait pas satisfaction aux marchands de bois, et le

Gouvernement lui-même n'y trouvait pas son profit. Les compagnies intéressées obtinrent l'autorisation de faire ce travail à leurs frais; elles formèrent donc « The Saint-Maurice River Booms Co. » qui prit à son compte l'entretien des estacades, chaque compagnie payant sa part de frais au pro rata des billots qu'elle flottait.

On voit par notre précédent tableau que le pin, si rare aujourd'hui, était l'objet principal du commerce autrefois, les autres essences étant presque négligées. « Aussi, dans la construction des maisons, du carré, des portes, fenêtres et de toute » la menuiserie intérieure, les menuisiers du temps ne faisaient entrer que du pin. Ils n'estimaient guère l'épinette, laquelle, à leur témoignage, se plissait mal, gondolait en séchant, se fendait sous la pression des clous et ne pouvait même servir à faire une bonne clôture. Si on en juge par le prix actuel de l'épinette, on a changé d'avis depuis !

L'exploitation d'alors peut faire sourire les jeunes quand ils la comparent aux millions de billets, vomis chaque année par le Saint-Maurice, et digérés par nos grandes usines à papier. Il faut bien se rappeler qu'on ne faisait pas de papier alors, mais du bois de sciage seulement; qu'un billot, qui n'avait pas un minimum de 15 pouces au petit bout, demeurait dans la forêt et n'était pas admis à l'honneur de la drave; tandis qu'aujourd'hui pour la fabrication du papier, on utilise l'arbre tout entier, même la cime jusqu'au diamètre de trois ou quatre pouces.

Vers 1850, la coupe du bois coûtait peu de chose. Les chantiers se faisaient à la porte de la ville, où le pin abondait dans les forêts vierges qui couvraient les paroisses de Saint-Étienne, de Mont-Carmel et même de Saint-Maurice. Aussi, quel gaspillage dans l'exploitation ! Un pin qui aurait pu donner des madriers et des planches de première

qualité était dédaigné, s'il n'était pas parfaitement sain. Un nœud noir, quelques piqûres de vers, un léger défaut suffisait pour le culler, comme disaient les gens du métier, et il pourrissait honteusement sur le sol où il était tombé.

Dans ce temps-là, le diamètre moyen des billots flottés sur le Saint-Maurice était de 20 à 24 pouces. Ceux de 35 pouces n'étaient pas rares. On rencontrait souvent des pièces qui mesuraient jusqu'à 45 pouces, et on trouva même des billots si gros que cela devenait un problème, quand il s'agissait de les scier.

NAVIGATION À VOILE

Naturellement une telle production de bois de sciage ne pouvait être absorbée par notre province, où le commerce de bois était déjà la principale industrie : il fallait donc exporter la presque totalité de cette marchandise, qui faisait prime sur les marchés des vieux pays d'Europe dépourvus de forêts. De là, le grand nombre de vaisseaux qui venaient, chaque année, prendre des cargaisons pour les pays d'outre-mer. Aussi voyons-nous qu'en 1868 trente-deux bâtiments de toutes grandeurs ont fréquenté le port des Trois-Rivières, qui n'expédiait guère de du bois.

C'était à ce moment le triomphe de la vapeur sur la voile ; mais le steamer n'avait pas encore remplacé partout le voilier, qui faisait au premier une rude concurrence dans le transport des marchandises lourdes. C'était le temps de la belle navigation, comme disaient les vieux marins et les vieux pilotes, qui voyaient avec regret disparaître les beaux navires à voiles, éclipsés par le tonnage et la vitesse des cargos à vapeur.

Même vers 1883 et 1884, je me souviens que les vieux disaient : « La flotte va arriver » ; expression qui nous était familière à nous, les gamins de douze à treize ans, qui attendions l'arrivée des « bâtiments ».

Et ils arrivaient nombreux, quatre ou cinq battant pavillon norvégien ou suédois, au quai du moulin des Américains et presque autant à l'île Baptist. Le travail se faisait à bras d'homme, il fallait bien sept ou huit jours pour décharger leur lest et douze ou treize pour charger le bois. Nous avions donc le temps de les examiner à loisir, de les comparer, de distinguer les trois-mâts barques des brigantins, d'admirer la haute et fine mâture des goélettes et des bricks.

Malgré la terreur qu'inspirait aux enfants le nom de matelot, malgré les histoires sinistres qu'on nous racontait : d'enfants enlevés et détenus comme mousses à bord de ces bâtiments nous nous enhardissions à grimper le long des échelles de corde qui donnaient accès au pont du navire, rassurés par l'air bon enfant des matelots blonds au teint coloré.

Ce qui nous surprenait d'abord, c'était une bonne odeur de goudron qui montait de la cale et flottait sur tout le navire. Et tout nous intéressait : les vergues et les mâts de rechange qui s'allongeaient sagement le long des pavois, les deux tonneaux d'eau douce accroupis au pied du grand mât, l'ancre de miséricorde qui s'agrippait au pont de l'avant entre les cabestans et les paquets de grelins ; l'inévitable sirène, ou quelque autre divinité de la mer sculptée dans le bois de l'étrave ; puis, à cent pieds dans l'air, dans l'enchevêtrement des cordages, des poulies et des mâts, un matelot, à cheval sur une vergue, peindrait avec le même air de sécurité que

le mousse d'en bas, qui épissait des bouts de câble ou tressait des garcettes.

Nous connaissions les noms des navires, dont quelques-uns étaient des habitués du port. Nous savions, par exemple, que le « Magnum » était revenu cette année-là, tandis que l'« Antonie », parti depuis deux ans pour les mers du Sud, n'avait pas été revu.

L'un d'eux, cependant, « Le Jupiter », était moins sympathique que les autres : petit sabot à trois mâts, malpropre et portant à sa proue un Jupiter barbouillé qui n'avait rien d'olympien. La légende racontait qu'il avait été trouvé en pleine mer, abandonné de son équipage. Ce navire-là avait dû être négrier au temps de la traite des noirs !

Les beaux voiliers se firent plus rares avec les années, et vers 1888 ou 1889, on n'en voyait plus remonter le fleuve jusqu'au Trois-Rivières. Comme tant d'autres industries, mises au rancart par le progrès, le voilier disparaissait, vaincu par le cargo vapeur, de plus en plus employé même pour le cabotage.

INCENDIE EN 1870

Mais revenons à notre moulin qui ne marche plus. Nous avons vu que Stoddard et Farnham avaient succédé à H.-B. Ward dans l'exploitation du moulin et des limites à bois. Pendant deux ans les scieries furent en marche, les affaires paraissaient bien aller et la compagnie semblait solidement assise, lorsque ses activités furent brusquement arrêtées par l'incendie du moulin.

Pendant la nuit du premier avril, le feu se déclara dans une chambre de chauffe et se communiqua au moulin

neuf. Malgré les efforts des pompiers volontaires (on ne disposait que de pompes à bras), les flammes atteignirent des écuries et d'autres constructions qui se trouvaient au haut de la côte et bientôt l'immense clos qui contenait dix-sept millions de pieds de bois scié, ne fut plus qu'un énorme brasier. Pendant quelques heures, on craignit fort pour la ville elle-même ; un rude vent d'est soufflait à ce moment et transportait des tisons jusque dans je quartier commercial. L'alarme fut générale dans les annales des Dames Ursulines et dans l'histoire du Collège des Trois-Rivières.

Le moulin ne se releva pas de ses ruines. Après une couple d'années, la propriété passa aux mains d'une autre compagnie qui utilisa le vieux moulin épargné par l'incendie de 1870.

ROSS, REYNAR, RITCHIE À CO.

Ce n'est que vers 1872 que cette nouvelle Compagnie recueillit la succession de Stoddard et Farnham et que les affaires reprirent, après deux ans de chômage. Les travaux des chantiers et ceux du moulin se poursuivirent régulièrement jusqu'à l'été de 1878, lorsqu'un nouvel incendie vint détruire l'établissement. Le dimanche matin, 11 août, le feu se déclara dans le moulin et le rasa complètement. *Le Journal des Trois-Rivières* dans son numéro du lendemain note « que cent cinquante hommes se trouvent sans emploi et que c'est une calamité pour la ville ».

ROSS, RITCHIE & CO.

Deux ans s'écoulèrent avant que le moulin fût reconstruit. Dans l'intervalle, J. Reynar avait quitté la société, et les deux actionnaires les plus importants continuèrent

les affaires sous la raison sociale « Ross, Ritchie & Co ». W. Ritchie, qui demeurait aux Trois-Rivières, donnait tout son temps à l'entreprise ; J. Ross, bien que principal intéressé, résidait à Québec et se consacrait à d'autres industries.

Les affaires allèrent ainsi jusque vers 1887, alors que des difficultés surgirent entre les deux sociétaires au sujet des limites que W. Ritchie avait apportées dans l'avoir commun. Ils ne purent s'entendre à l'amiable, et J. Ross envoya aux Trois-Rivières une vingtaine d'hommes qui s'emparèrent du moulin, s'y barricadèrent et en défendirent l'accès aux employés de W. Ritchie. Les tribunaux furent saisis de l'affaire et rendirent une sentence par laquelle W. Ritchie se trouvait évincé de ses prétentions. Ross demeura seul propriétaire et garda le moulin encore deux ans, avant de le vendre aux Américains.

ST-MAURICE LUMBER CO.

Le capital américain commençait déjà à envahir la province de Québec et à s'assurer des limites à bois, dans le but d'alimenter ses usines à papier de la Nouvelle-Angleterre, ses ressources forestières étant presque épuisées.

En 1890, la « Glen Falls Paper Mill » acheta le moulin et les limites de J. Ross, et tout en continuant l'industrie du bois de sciage aux Trois-Rivières, commença sur une grande échelle l'exportation du bois de pulpe à ses moulins à papier de l'État de New-York. Des moulins flottants, installés aux endroits les plus propices, ne travaillaient guère que pour l'exportation. On coupait les billots par longueurs de quatre pieds, et suivant le langage pittoresque des ouvriers, on chargeait les barges de

cette « saucisse ». Ces expéditions prirent une telle importance qu'on en vint à charger de trente à quarante barges par semaine, qui, par la route du lac et du canal Champlain, portaient aux usines américaines le produit de nos forêts. « La Union Bag », propriétaire du moulin des Hall agissait de même.

C'est alors que le gouvernement Gouin pour mettre fin à ce pillage de nos richesses forestières, et forcer l'industrie américaine à construire des usines dans la province de Québec, fit passer la fameuse loi qui mit l'embargo sur le bois de pulpe, coupé sur les Terres de la Couronne. C'est grâce à cette loi que notre région a pris un essor industriel si rapide et que Trois-Rivières est en train de devenir le centre le plus important de la fabrication du papier en Amérique.

Au commencement de septembre 1895, pendant qu'il était en pleine opération, le moulin des Américains connut une troisième fois l'épreuve du feu. La scierie seule, cependant, fut incendiée ; car le vent d'ouest chassant les flammes du côté des quais, sauva la cour à bois. Toutefois, l'interruption du travail fut assez brève, le moulin étant trop nécessaire à ses propriétaires pour n'être pas reconstruit ; aussi les travaux recommencèrent-ils dès le printemps suivant, et un nouveau moulin s'éleva sur les ruines de l'ancien.

INTERNATIONAL PAPER

Mais déjà la puissante compagnie, connue sous le nom de « International Paper », commençait à exercer son monopole. Propriétaire de plusieurs usines, elle absorbait, les unes après les autres, les industries similaires, qui trouvaient leur avantage dans cette fusion, et

bientôt, elle fut en état de contrôler le marché du papier aux États-Unis. La «Glen Falls PaperMill» ne pouvant résister à sa puissante rivale se laissa dévorer avec sa filiale, la «St-Maurice Lumber».

Plusieurs années devaient s'écouler, cependant, avant que la riche institution américaine établit des usines aux Trois-Rivières; mais la loi Gouin ne tarda pas à porter ses fruits, et c'est elle qui contribua à fixer dans notre ville ces industries de la pulpe et du papier, dont on ne peut encore prévoir le complet développement.

Avant de clore cette brève notice, il n'est pas hors de propos de rappeler le nom de deux hommes, encore vivants, qui ont été mêlés de bien près à l'histoire du «Moulin des Américains». L'un, M. Antoine St-Pierre, fit ses premières armes sous J. Ward, qui l'amena avec lui de Maskinongé. Il fut à l'emploi des propriétaires successifs qui

utilisèrent sa compétence dans le travail des moulins à scie. Plus tard, il acquit un bateau dragueur, et certains travaux de creusage du chenal dans le Saint-Laurent lui permirent d'amasser une modeste fortune. Aujourd'hui, plus que septuagénaire, il vit dans une heureuse retraite, entouré de l'estime de ses concitoyens.

L'autre, M. Robert Grant, a passé par tous les stades de la carrière, depuis le mesurage du bois jusqu'à l'organisation des chantiers. Sa longue expérience, mise au service des différentes compagnies qui se sont succédées au «moulin des Américains», sa profonde connaissance des différents services de cette industrie lui ont mérité la confiance de ses chefs et l'ont élevé au poste de gérant général qu'il occupe encore aujourd'hui.

«**Dans la construction des maisons, les menuisiers du temps ne faisaient entrer que du pin. Ils n'estimaient guère l'épinette.**»

FORMA BOIS

La référence en formation
continue de l'industrie du bois

Passionné d'histoire?
Ou simplement curieux de nature?
Abonnez-vous à

Histoire Québec



www.histoirequebec.qc.ca



**DEVENEZ
MEMBRE**

**DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
FORESTIÈRE DU QUÉBEC !**

La SHFQ est une organisation à but non lucratif consacrée à la collecte, à la préservation et à la diffusion de l'histoire des forêts et de la foresterie québécoise. Elle produit et diffuse du contenu mettant en valeur les aspects historiques et sociaux de la foresterie québécoise, de ses usages de même que des femmes et des hommes qui, par leur travail, leurs recherches et leurs récits, ont contribué à forger ce pays.

Votre adhésion vous permettra d'accéder à la totalité des documents du centre de documentation du site de la Société, plus particulièrement :

- Revue *Histoires forestières du Québec*, publiée deux fois par an
- Tous les articles publiés par la SHFQ
- Des collections, livres et autres revues à valeur historique
- Des archives et autres documents d'intérêts

Adhésion :

<https://shfq.ca/register/regulier>

